

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14^e Année. N^o 667. — 22 Janvier 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — La Saint-Antoine en Alsace. — L'enterrement de Victor Noir. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Revue littéraire, par Philippe Dauriac. — Les grandes

scènes du concile de Trente. — Tremblement de terre à Marseille. — Amérique : Le départ des canonnières espagnoles. — Voyage autour du monde. — Courrier du palais. — Théâtres. — Chronique musicale. — M. Lenormant. — Représentation donnée par M. Faure Nicolay aux Tuileries.

GRAVURES : Funérailles de Victor Noir. — La Saint-Antoine dans une ville d'Alsace. — Rome : Réunion du mardi à l'ambassade de France pendant le concile. — Gravures extraites du *Voyage autour du monde*. — Vue de l'île Sainte-Maure. — Levée du sequestre des canonnières espagnoles. — M. Paul Lenormant. — Représentation donnée par M. Faure Nicolay aux Tuileries. — Rébus.



PARIS. — Funérailles de Victor Noir. — Episode du cimetière. — Les discours sur la tombe.

COURRIER DE PARIS

Comme notre orgeat vous semblera fade après tout le vitriol qu'on vous a versé depuis quelques jours!

Nous arrivons à peine de Rome, et déjà nous navigons dans le drame. Quel contraste! là-bas un calme plat, une vie léthargique; ici la fièvre, le délire, les émotions poignantes, la foule qui hurle, le sang qui coule, les fureurs politiques déchaînées, les passions en rut. La presse est arrivée à un paroxysme effrayant; nous avons des mœurs américaines, qu'on a substituées aux mœurs douces du peuple qu'on appelait le peuple le plus poli de la terre. Nous voici dans la nécessité absolue de faire notre partie dans ce concert si nous voulons intéresser, ou bien alors nous prendrons le parti de faire résonner sous les saules notre petit pipeau au son doux et fade, et personne ne viendra nous écouter dans notre oasis. C'est évident.

C'est horrible tout cela. Nous sommes absolument débordés, il n'y a pas à dire. Allez donc parler de toilettes, de chiffons, de petites anecdotes à une foule de lecteurs appelés là-bas par ces récits de drame vivant et sanglant! La vie de la rue avec ses ardeurs étouffe les échos des salons et des coulisses et des conteurs des clubs. Soyez actuel, nous dit-on! Mais si l'actualité s'appelle Troppmann, je dois donc la suivre sur le champ de carnage de Pantin? et si, comme aujourd'hui, elle s'appelle le drame d'Auteuil, qu'irai-je faire dans cette galère?

Et il n'y a pas à dire, il faut y aller, c'est une condition de vie ou de mort, et on ne peut pas se désintéresser de tout cela sous peine d'être un mort soi-même, et certes il faut affirmer la vie toujours et partout. Mais quel réveil après la solitude de là-bas, où un cancan apostolique nous faisait trois jours!

**

Il n'y a qu'une chose qui peut nous sauver, c'est que nous avons la conscience de parler à un public qui vit loin du centre où s'agitent tant de passions. L'écho arrive plus voilé, plus sourd; après quelques jours écoulés le jugement est plus calme, le raisonnement est plus sain, et, vraiment, dire sur l'heure son sentiment sur tant de faits pressés et accumulés est une tâche pleine de périls.

Le drame d'Auteuil est un accident. Un autre jour, dans un autre temps, on l'eût considéré comme un fait isolé. Dans cette époque d'ardeurs politiques, on a établi entre le prince Pierre Bonaparte et ceux dont il porte le nom une solidarité injuste. C'est un grand malheur, mais ce fait est un grand hasard.

Qui est le prince Pierre Bonaparte? tout le monde vous l'a déjà dit, on a mis en réquisition tous les dictionnaires, toutes les biographies. Cette personnalité bruyante de 1848 était déjà presque oubliée; aujourd'hui ce fait sinistre a ressuscité les mille anecdotes de cette existence houleuse.

Le prince est un violent, c'est un fait clair; il a un dossier comme on dit. Des Corses, il a le tempérament irascible; des Bonaparte les facultés multiples et les grands appétits: c'est un indépendant, c'est un irrégulier, comme dirait M. Vallès. C'est une de ces natures qui sont à l'étroit dans une civilisation, qui éclatent elles-mêmes, ou qui font éclater le cercle dans lequel les lois ordinaires les enferment.

Des êtres irascibles et violents il a les qualités chaudes, la spontanéité généreuse ou féroce et les élans indomptables. Quand, comme aujourd'hui, ces êtres-là se heurtent à des obstacles, ils les brisent: celui-là était véritablement dangereux; et l'Empereur, que tous ses amis et ses ennemis les plus acharnés s'accordent à peindre comme un être sensible et bon, aurait voulu tout faire pour lui; mais malheureusement il s'est vu découragé par ce caractère insoumis, indomptable, et dont les boutades incessantes compromettaient une protection bien naturelle.

C'est inutile de rappeler tous les actes du prince Pierre, on les sait de reste et on a tout dit à propos

de ce drame d'Auteuil, cependant l'avocat de la victime aura beau jeu de lire simplement cette biographie du prince: on verra que ce n'est pas là un simple accident dans sa vie, et ceux qui allaient le trouver le matin de ce jour néfaste savaient bien qu'ils allaient chez un homme ardent.

J'ai un peu connu Garibaldi, et le prince Pierre me rappelle cette nature brillante et ce tempérament volcanique. De plus, il y a dans la vie de ces deux hommes quelques points communs: tous deux ont couru le monde, et tous deux ont la passion des armes à feu et des exercices violents, — on peut dire «avaient,» car Garibaldi est perclus de rhumatismes et le prince est abimé par la goutte. Chacun a eu de ces rencontres et combats singuliers, où il a fait preuve d'une valeur inouïe.

A dix-sept ans, Pierre Bonaparte s'engageait dans les troupes du général républicain Santander, et faisait la campagne de Colombie. A vingt et un ans, il affichait à Rome des opinions révolutionnaires, et attaquait déjà le temporel avec tant de feu, qu'on le força de quitter la ville. Comme il s'y refusait, et qu'on lui envoyait une troupe de sbires pour l'y contraindre, il en blessa deux et tua leur chef de sa main. — On l'enferma au fort Saint-Ange.

De Rome il passa en Amérique, d'Amérique en Angleterre, d'Angleterre à Corfou, signalant toujours son passage par quelque fait excentrique ou violent. On raconte que, faisant une excursion en Albanie, il soutint seul avec un domestique l'attaque de six Palicares auxquels il avait déplu par son allure provocatrice; il fut blessé grièvement, et se retira encore en Angleterre.

En 1848, les Bonaparte, exilés jusque-là, reparaissent triomphants; il revint à Paris; nous l'avons vu député à la Constituante, où il eut encore des aventures qui firent bien du bruit: duels, agressions, insultes prodiguées à ses ennemis politiques. Il trouvait moyen d'allier un ardent républicanisme à un culte profond pour le chef de sa branche.

Sa dernière aventure, je parle des plus corsées, fit beaucoup de bruit; il était brave comme son épée, mais, assistant au siège de Zaatcha, on le voit tout d'un coup quitter l'armée sans autorisation et s'embarquer pour Marseille; il fut destitué. On apprit qu'il s'était querellé avant avec un supérieur.

Le coup d'État le trouva rebelle; il rentra dans la vie privée, s'occupant de littérature et de chasse. Il voyait peu l'Empereur, et n'était revenu à Paris que pour obtenir du chef de la famille l'autorisation de légitimer par un mariage la naissance de trois charmants enfants. La lettre qu'il écrivit à ce sujet est des plus curieuses, et, disons-le, des plus honorables. Sa femme n'était point, comme on l'a dit, une ouvrière du faubourg Saint-Antoine; elle avait été à l'Odéon comme actrice, sous la direction d'Altaroche. C'était alors une très-jeune fille, très-mince, un peu malade, très-sympathique, et douée d'une grande intelligence. On voyait alors très-souvent le prince dans la baignoire d'avant-scène de gauche; et comme Altaroche avait été son collègue à la Constituante, il venait souvent saluer le prince dans sa loge.

On s'est demandé comment, si indépendant, si hautain et si arrêté dans ses principes, Pierre transigeait en acceptant une pension de l'Empereur; mais il faut expliquer qu'à sa rentrée en France, Napoléon III renonça spontanément aux reprises de sa famille sur le testament de l'Empereur, et, par ce fait, décevait Pierre Bonaparte, auquel il revenait plus d'un million.

Comme l'inaction lui pesait, Bonaparte écrivait dans un journal, la *Revanche de la Corse*; c'est là qu'il engagea une polémique très-vive avec M. Tommasi, polémique relevée par la *Marseillaise*, et qui fut la cause de la provocation de M. Paschal Grousset portée au prince par M. Ulrich de Fonvielle et Victor Noir.

**

La jeune victime n'a pas d'histoire; vingt et un ans, c'est l'âge où on entre à peine dans la vie. Cette célébrité fatale et précoce que lui donne un si terrible trépas a fait rechercher quels furent les premiers pas du malheureux Victor Noir. Il écrivait

ici et là, faisant des échos; on l'avait vu au *Journal de Paris*, au *Satan*, au *Corsaire*.

Nécessairement nous l'avions connu; tout le monde, au moment de la mort, a voulu avoir été le camarade de ce pauvre jeune homme qui était très-aimé et doux comme un enfant, quoique ce fût, à vrai dire, ce qu'on appelait une «tête près du bonnet.»

Il avait l'insouciance de la jeunesse, un très-grand fonds de gaieté et un goût très-décidé pour la plaisanterie gauloise. C'était un grand beau jeune homme taillé en hercule; et quand on le voyait à côté de Louis Noir, son frère, qui s'est fait un nom comme correspondant militaire et comme romancier, on ne pouvait s'empêcher de saluer tant de jeunesse et tant de force.

Indépendamment de l'idée politique qui se rattache à ce trépas cruel et du sentimentalisme sur lequel les passions ont spéculé, Victor Noir a été très-sincèrement et très-justement regretté: c'était un loyal compagnon, au cœur chaud, très-enthousiaste, très-exalté, violent, rebondissant contre l'injure, et, à l'occasion, le mouton pouvait devenir un lion, on l'a bien vu.

Il faut se garder de se laisser entraîner, et se défendre de toute passion en un si grave sujet, lors même qu'on viendra vous dire que ceux-là sont coupables qu'on s'efforce de garder leur sang-froid en face de ce sang versé, et qu'il faut prendre parti pour ou contre; il est de toute nécessité de ne point s'exalter, et, en face de ces dépositions contradictoires, voici notre avis sincère sur la façon dont a dû se passer le tragique événement. Nos lecteurs qui ont en main les pièces du procès apprécieront.

**

Le prince est chez lui, dans une maison de campagne qui est un véritable arsenal. — Il a écrit à M. Henri Rochefort une lettre de provocation très-catégorique: «S'il vous reste un peu de sentiment français, venez chez moi. Je ne loge ni dans un palais ni dans un Louvre; on ne vous dira point que je suis sorti, etc., etc.» — Donc, il attend les témoins de M. Rochefort, et, étant donné son caractère et ses antécédents, on peut croire qu'il est très-exalté.

Mais il a lui-même répondu très-vertement à un article signé Paschal Grousset, et l'écrivain de la *Marseillaise* lui adresse ses témoins à l'heure où il attendait ceux du député Rochefort. Ces témoins sont MM. Victor Noir et de Fonvielle. On les annonce, et, entre le moment où ils sont annoncés jusqu'à celui où les trois interlocuteurs vont être en présence, le prince a saisi un revolver chargé; il l'a armé et mis dans sa poche.

L'un des témoins s'avance, remet la lettre; le prince est agité; il lit, et il fait une question: «Vous n'êtes donc pas les manœuvres de M. Rochefort?»

Ici, je vois, à ce mot *manœuvres*, MM. de Fonvielle, dont on sait le caractère fougueux, dont on connaît le duel avec le fameux général Yusuf, et Victor Noir, ce jeune et bouillant athlète, bondir intérieurement sous l'injure, et peut-être cependant dominer leur émotion, car ils sont des témoins.

— «Est-ce que vous acceptez la solidarité de ces charognes?» — ajoute encore le prince (suivant la version de Fonvielle). A ce mot grave, je vois un geste, un mouvement, une intention de la part de Noir ou de Fonvielle, peut-être une voie de fait, et, connaissant ce qu'on appelle le sang de chacun, je ne m'étonne pas de ce geste, qui constitue pour le prince Pierre, qui n'a pas son sang-froid, le cas de défense.

Alors, selon moi, celui-ci tire, et le malheur est consommé.

Il y a là une gradation, en effet: — il lit, il insulte; on répond, il tire.

Mais, dit le prince, on a frappé d'abord; car, en effet, il ne dit pas dans sa déclaration qu'on ait adressé aucune injure, et il nie lui-même en avoir adressé (cependant, on n'invente ni *crapule* ni *charogne*, me dirais-je si j'étais juré). Je ne saurais admettre que la voie de fait, ou l'intention, ou le geste, ou le simulacre qui suffit pour déterminer l'explosion de la part d'un homme violent, soit venu sans

l'injure, et s'il n'y a eu ni injure ni réplique, je ne comprends plus. Ce n'est pas une scène cela, il y a là un trou, comme on dit au théâtre, et l'instruction devra rétablir l'enchaînement des faits.

Voilà ce que je pense de ce que j'appelle la gradation et la logique de ces faits-là.

Maintenant, l'un des témoins est armé, et met son arme à la main, c'est vrai, et c'est ce qui rend la situation grave. C'est illégal, inadmissible et contraire à toutes les lois du duel et au caractère sacré de parlementaire dont les témoins sont revêtus; mais si les jurés sont très au courant de ce qui se passe ici depuis le mois de juin, ils sauront que toute une série d'hommes pensant d'une certaine manière sortent armés. — Est-ce bien? est-ce mal? N'était-ce pas une occasion de renoncer à cette habitude ce jour-là? c'est évident. Je ne juge pas, je constate; mais enfin peut-être l'arme n'eût-elle pas paru sans le coup de revolver du prince, — on est fondé à le supposer.

Il est clair, en effet, que si le témoin n'était pas armé, l'affaire changerait absolument de face, et le prince serait beaucoup plus compromis, car on déduira de ce fait-là que l'arme indique une préméditation: c'est une hypothèse, sans doute, mais bien des jurés la feront, et elle servira le prince, qui, par contre, n'expliquera pas pourquoi il avait son revolver armé dans sa poche.

Conclusion. — Le récit du prince n'est pas vraisemblable; il a été emporté, il n'a pas tout vu; la colère l'aveuglait. — Le récit de M. de Fonvielle n'est pas davantage admissible; il était peut-être d'un pas en arrière, et n'a pas saisi un geste de son ami, geste qui joue un grand rôle, — qui est tout dans l'espèce, et qui répondait à une injure, et auquel le prince lui-même a répondu par le coup de revolver.

Si le prince dit vrai, quel rôle pour les témoins! Si les témoins disent vrai, quel homme est donc ce prince?

De toute façon c'est affreux, et en face de cette tombe, il faut absolument oublier les haines, mettre fin à ces polémiques violentes dont certaine presse parisienne a pris l'habitude depuis quelque temps. Que n'avons-nous un de ces organes qui sont une tribune populaire, pour dire à tous: Concorde et apaisement! Assez de sang de versé! Vivons en paix. La liberté est dans nos mains, nous la tenons, demain nous l'aurons pleine, entière, sans bâillons, sans menottes, ni lisières. Oublions tout, l'exil, la proscription, les dates funèbres. Soyons vraiment frères et travaillons en paix à la grande œuvre de réconciliation générale!

*
**

Tous ces événements ont deux faces, et je n'apprends à personne qu'un drame comme celui d'Auteuil, ou un carnage comme celui de Pantin, rapportent gros à la presse populaire et à une industrie spéciale qui se crée pour la circonstance.

La photographie, le dessin, la lithographie, la gravure s'emparent de l'assassin, des victimes, du lieu du meurtre, du pays où est né le coupable. Et on est si industriel dans cette exploitation, qu'elle n'a pas de limite.

Le seul drame de Pantin a donné trois cent mille francs de plus-value aux journaux populaires. *La Petite Presse* et *la Presse illustrée*, le *Petit Journal* et les autres petites feuilles quotidiennes auront donc bien eu pour leur part cinq cent mille francs. Ce n'est pas trop d'élever à un million la plus-value de tous les journaux réunis, depuis les plus solennels, où les gens graves cherchaient le récit et les débats, jusqu'à ceux qu'on dévore dans toutes les classes, et qui sont mieux renseignés, parce qu'ils mettent tout leur soin à l'être, comme *le Figaro* et *le Gaulois*. Voilà donc un sinistre qui jette un million huit cent mille francs dans la circulation.

*
**

Ce qui nous semble unique au monde et d'un comique aussi profond que le fait qui y donne lieu est horrible, c'est la substitution de personne à propos de la photographie Troppmann.

Comme le Valaque doit être ennuyé! Voilà un

succès de notoriété qu'il ne cherchait certainement pas.

Troppmann, tout d'un coup, arrive à une célébrité universelle pour avoir reculé les bornes de l'horrible. Il y a dans l'homme un instinct naturel, une curiosité qu'on admet et qu'on excuse, de savoir quel est le masque d'un tel être, comment la nature a moulé les traits d'un individu capable de frapper huit victimes. On cherche dans la conformation, dans les traits, dans le caractère de la physiologie, ces appétits féroces, cette absence d'humanité qui explique un si effroyable attentat, et c'est un sentiment public si admissible, que si le portrait authentique de cet être existe, on va évidemment le vendre à un million d'exemplaires.

Mais Troppmann est vulgaire, et sa photographie n'existe point; peu de temps s'écoule entre le meurtre et l'arrestation; dès lors, il appartient à la justice, et personne n'est autorisé à le photographier.

Cependant l'appétit du public persiste.

Alors un *malin* (on pourrait dire un mot moins doux) cherche dans ses vieux clichés quel est le client dont les traits caractérisés d'une certaine façon pourraient, à la rigueur, passer pour ceux d'un être avide de carnage, d'une hyène altérée de sang.

Il faut remplir bien des conditions: être jeune, puisque l'accusé n'a pas vingt ans, être brun, et avoir une petite cicatrice à la joue.

L'industriel, après bien des recherches, avise un jeune homme aux grands yeux mélancoliques, assis sur sa chaise, posé comme sur une sellette, et dont le cliché est resté pour compte.

Il est Valaque et il n'a pas payé. — Voilà qui le décide.

Et on tire des épreuves avec rage, on photographie l'image photographique pour obtenir deux, dix, vingt clichés, qu'on va soumettre sans relâche aux pâles rayons du soleil d'hiver. Le Valaque est lancé, et fait son apparition sur le marché; il fait fureur. Les Belges le contrefont, les Anglais l'imitent, les Allemands sentimentaux lui trouvent des bosses inconnues; les Anglaises se passionnent à la dérobée pour ce jeune assassin aux yeux noirs auquel on a ajouté une cicatrice en égratignant le collodion; et enfin, à la vue du Valaque qui n'a pas payé, il s'élève un cri d'horreur du monde entier.

Cependant, là-bas, dans sa Valachie, au sein même de la ville à laquelle la France doit son Ganesco, le jeune pseudo-assassin voit s'écouler paisiblement ses jours entre sa mère et ses sœurs, dans le calme de la vie de famille. Le bruit de l'effroyable forfait arrive jusqu'aux compatriotes du conseiller général du canton de Montmorency; un commis voyageur en collodion inonde ces bords des épreuves du portrait du Valaque qui n'a pas payé, et bientôt une rumeur immense s'élève, tout Bucharest a reconnu le coupable. — En effet, il arrive à peine de Paris, on sait qu'il a vu naguère les bords de la Seine... On confronte, on examine, c'est lui!...

Et le Valaque qui n'a pas payé est devenu un objet d'horreur.

.....

Puis, ici, la justice a suivi son cours; Troppmann est jugé, condamné, et le photographe du Palais est autorisé à faire le portrait. On adosse l'assassin au mur crépi du préau, et l'image sort vivante et horrible dans son authenticité. Cette fois, c'est lui; sa face est fine, nerveuse, bestiale et volontaire; il est vêtu avec une certaine recherche, il a posé fièrement et avec contention; il n'y a pas jusqu'à ce mur sinistre qui sent le cachot cellulaire qui ne donne un cachet à ce portrait. Mais les acheteurs ont déjà fait leur siège.

Le Valaque est réhabilité cependant, il pense à la sinistre vengeance de cette race impie qu'on appelle les photographes; les Anglaises en sont pour leurs attendrissements, les Allemandes pour leur sentiment perdu; mais on ne rend pas l'argent, et le Valaque disparaît des albums de ces dames qui l'avaient mis en face de Dumolard, de Philippe ou d'Avinain, et fait place au *vrai* Troppmann. — Cependant on a gagné cinq cent mille francs avec la photographie fausse.

*
**

Le départ de M. Haussmann a été un deuil pu-

blic, et les femmes surtout se sont montrées ardentées dans les regrets qu'elles ont donnés à celui qu'on appelait l'autocrate de la ville de Paris.

Les femmes adoraient M. Haussmann. Il faut dire que M. Haussmann le leur rendait au centuple, car s'il a aimé quelque chose ici-bas, ce grand édile, c'est la pierre dure et le sexe faible; — une quantité énorme de Parisiennes se sont fait inscrire à la Ville, et le baron a été très-touché de ces démarches.

Nous autres qui sommes forcés de savoir ce que c'est qu'un régime parlementaire, nous pouvons comprendre la nécessité du remplacement du préfet, mais les Parisiennes n'ont rien voulu entendre.

« C'est à lui que nous devons de pouvoir marcher à pied dans les rues; il nous a donné les grands boulevards, le bois de Boulogne, le parc Monceau, etc., etc... C'est une infamie... » Il n'y avait pas de mots trop gros pour caractériser ce procédé d'un ministère, et cela a failli être une véritable croisade.

C'est que vous ne connaissez pas M. Chevreau, mesdames.

*
**

L'Impératrice n'a pas le cœur à la danse, et veut qu'on donne aux pauvres l'argent des bals de la cour. L'Impératrice a raison comme femme, elle a peut-être tort comme souveraine. Il faut danser, il faut chanter, il faut rire, il faut rappeler dans nos salons la causerie exilée et les jolies toilettes qui émigrent.

Un bal à la cour, c'est du pain pour tous, pour les couturières, pour les fleuristes, pour les canuts, pour les gantiers, pour les cordonniers, pour les bijoutiers, pour les carrossiers, pour les glaciers, pour les éventailistes, les enfileuses de perles, les jardiniers, les tapissiers, et mille autres corps de métier. — Tous profitent, et tout s'enchaîne; un homme un peu ingénieux vous prouverait, et ce serait même très-amusant de l'entendre, que jusqu'aux pêcheurs de l'Océan ont leur part de gâteau, car l'orient des perles fausses est fait avec ces belles écailles qui miroitent au dos des poissons de l'Océan.

Les pauvres, c'est bien; personne ne les aime plus que nous. Mais à côté de Hugo, qui a dit: « Donnez pour être aimé du Dieu qui se fit homme, » l'Impératrice doit savoir qu'un autre maître a dit aussi: « Le plaisir rend l'âme si bonne! » Quand on est Empereur, on n'a pas le droit d'être triste; c'est cruel, mais c'est patriotique. — *Quand Stanislas buvait, la Pologne était ivre.* — Eh bien, quand l'Empereur s'amuse ou en a l'air, Paris se divertit avec lui.

Beaucoup travailler, beaucoup dépenser, beaucoup gagner, s'aimer bien les uns les autres, avoir le cœur sain et la conscience nette: c'est la grande politique des peuples.

En avant les violons!

Trémoussez-vous, belles; que les yeux brillent, que les épaules blanches éclatent dans les salons rouges, que les gais propos circulent avec les coupes pleines! — Soyons Français et soyons prodigues, si nous sommes courageux au travail, et ne rechignons pas devant l'ouvrage, qui est la santé du cœur.

Rochefort! — Qu'est-ce que ça nous fait? — Les clubs? la sociale? — La belle affaire! Le premier coup de soleil et la première séve dissiperont tout cela.

Attendez seulement le mois de mai, à la première robe claire, au premier bourgeon, et à la première senteur des lilas. On prendra les petits sentiers et on marchera sur les jeunes pelouses. — Allons! du cœur au ventre et ne tremblons pas dans notre peau. Tout va bien au contraire, et vivent les honnêtes gens! — Il faut danser. Ce n'est pas pour moi que je dis cela, vous le sentez bien, mais pour ces petites filles-là qui s'ennuient et qui ont des belles robes blanches à mettre. — Et puis un peu pour ces dames qui veulent étrenner des nattes fausses.

C'est convenu, nous allons tous donner des bals, et je vous invite pour la première.

CHARLES YRIARTE.



COUTUMES DE FRANCE. — La Saint-Antoine dans une petite ville d'Alsace. — Fête des charcutiers.



ROME. — Réunion du mardi à l'ambassade de France pendant le Concile.

G. Fournier

LA SAINT-ANTOINE EN ALSACE

FÊTE DES CHARCUTIERS

Il se célèbre tous les ans en Alsace une fête joyeuse, fête nationale, qui attire chaque fois un grand nombre d'étrangers dans les villes où se pratiquent encore ces anciennes coutumes du moyen âge. L'Alsace, renommée pour sa charcuterie, fête son patron saint-Antoine, le 17 janvier de chaque année. Ce jour-là, les rues où doit passer le cortège sont enguirlandées, et les boutiques de charcutiers pavoisées et garnies de fleurs. Les charcutiers dans leur costume d'état, la bannière de la corporation en tête, s'avancent portant la statue de saint-Antoine, suivis par la musique de la ville, parcourant les principales rues de la cité, et se rendent à la messe. Après la cérémonie, un banquet attend les joyeux convives, où un toast est porté en l'honneur de la charcuterie nationale. La fête se termine par un bal, voire même un feu d'artifice, tiré aux frais de la corporation; puis les confrères de saint-Antoine regagnent clopin-clopant leurs demeures, prêts à recommencer l'année suivante.

Ce n'est plus qu'en Alsace maintenant que se renouvellent encore ces joyeuses coutumes; aussi est-il bon de se hâter encore de les admirer, car elles disparaîtront là comme ailleurs par la suite des temps.

M. V.

ENTERREMENT DE VICTOR NOIR

Au moment où paraîtront ces lignes, les funérailles de Victor Noir auront déjà eu lieu depuis plus de huit jours, et il n'y aura pas un de nos lecteurs qui ne sera au courant de tout ce qui s'est passé; mais ce malheureux événement a eu un retentissement tel, qu'il est impossible de ne pas le constater dans l'histoire illustrée de notre temps.

Nous croyons qu'il serait oiseux de reprendre les divers récits qui ont été faits dans tous les journaux de France, aussi nous contentons-nous de renvoyer nos lecteurs aux diverses gravures que nous publions aujourd'hui, et qui ont été exécutées par des dessinateurs qui ont pris les croquis de ces scènes au moment où elles se sont passées. Nos courriéristes de Paris et du Palais tiendront du reste nos lecteurs au courant de tout ce qui pourrait survenir d'intéressant.

M. V.



LE PURITAIN

VI

Les suites d'un bal masqué

(Suite)

Tout d'abord, à cette escrime discrète et voilée d'une conversation de bal masqué, ce domino m'avait étonné par le trait de son esprit, la spontanéité du mot; la tournure et le caractère de son langage avaient piqué ma curiosité. Habitué que j'étais par une assidue fréquentation à reconnaître, grâce à mille nuances infinies, à quelle caste une inconnue de cette sorte pouvait appartenir, j'étais cependant dérouter en l'écoutant. Ce n'était point là le langage libre d'une femme qui ne saurait appartenir au monde, ce n'était pas davantage le

REVUE ANECDOTIQUE

LES ANECDOTIERS DE L'EMPIRE

LE COLONEL VIALLA AU MONTENEGRO.

(Suite)

Comme on a pu le voir, le colonel Vialla sait apprécier les beautés naturelles qu'il a sous les yeux. Les incidents de la route répondent à son aspect, et nous reportent presque aux temps héroïques. En égard à la civilisation très-relative du Montenegro, on peut dire qu'aujourd'hui encore la mise en scène serait la même vis-à-vis d'un envoyé autrichien.

« A mon approche de la frontière, je trouvai un détachement de vingt-quatre hommes d'armes qui nous saluèrent d'une décharge de mousqueterie; ils vinrent ensuite à ma rencontre, s'approchèrent respectueusement, et après une infinité de révérences profondes, le chef du détachement fit avancer un enfant qui portait deux bocaux de vin, dont l'un était blanc et l'autre rouge. « Celui des deux, dit-il, auquel tu donneras la préférence, nous le boirons. » Je choisis le blanc. — Je vis, en effet, qu'ils ne burent que de cette qualité, dont ils avaient une ample provision, ainsi que du rouge.

« Le frère du gouverneur, qui s'était joint au détachement, me fit les plus honorables démonstrations. En mettant le pied sur le territoire, je lui remis mon épée, autant pour lui donner une marque de déférence, que pour lui faire entendre que ma confiance était entière. « Je repose, lui dis-je, sur la foi d'un peuple guerrier; » parmi vous, je n'ai plus besoin d'arme; je la reprendrai à ma sortie de votre territoire.

Cet homme la reçut avec transport, la pressa sur son cœur, et me dit avec l'expression du sentiment : *Nous mourrons avant toi.* »

Après avoir traversé plusieurs villages de médiocre importance, on arrive à Gnégussi, résidence du gouverneur. Ici, l'accueil est plus chaleureux encore :

« A vingt-cinq pas des premières maisons, le gouverneur vint à ma rencontre, accompagné du protopape, ou le plus ancien, le premier des curés (un pape est un prêtre ordinaire), de deux popes, de toute leur famille, et de 60 hommes d'armes de la première distinction.

« Après les premiers compliments d'usage, le gouverneur me prit la main gauche, qu'il porta sur son épaule droite, et posant sa main droite sur mon épaule gauche : « Tu veux donc, me dit-il, faire mon bonheur en me donnant un ami, car tu ne viens pas pour nous nuire. Je t'aime déjà, puisque tu as osé venir parmi nous. Les étoiles disparaîtront toutes du firmament avant que je t'efface de ma mémoire. » Aussitôt il fit un signe, et l'on nous conduisit chez lui, où, en entrant, nous vîmes les apprêts d'un repas destiné à une très-nombreuse compagnie.

« Le tir des fusils, des boîtes, la sonnerie des cloches, les acclamations du peuple, tenaient du délire.

« On se formera difficilement une idée de la promptitude avec laquelle, de tous les points les plus éloignés du bourg, le peuple se porta vers l'habitation du gouverneur. L'affluence était considérable; tous se pressaient pour m'observer; les femmes, les enfants surtout qui n'ont pas encore abandonné le toit paternel, paraissaient dans l'admiration. On s'écriait de toutes parts : *Bogh! soldata od Napoleona!* Dieu! un soldat de Napoléon!

« Comme pour la commodité du voyage, j'avais chaussé leurs spadrilles ou *opankes*, dans le ravissement où ils étaient de me voir adopter leur chaussure nationale, ils venaient à l'envi me baiser les mains et les habits. »

C'est à dater de ce premier séjour que les observations du colonel Vialla trouvent un champ plus large.

Les maisons le frappent d'abord par leur cachet de rusticité. Chacun est son propre architecte; chacun dispose comme il l'entend son bois, ses pierres, son toit d'écorce d'arbre.

« Quant à l'intérieur des maisons, une seule description suffit à toutes. Les habitants couchent par terre sur des nattes, ou sur des tapis de lisères.

« Le feu s'y fait partout au milieu d'une pièce spacieuse; des pierres ou des escabelles de gros bois sont placées autour; on s'y assied en rond. C'est là aussi que se préparent les aliments.

« L'usage des meubles n'y est presque pas connu; une ou deux planches suspendues à des tringles de bois rustiquement tendues, servent à placer le litage et les viandes destinées à la nourriture journalière.

« Les habits sont accrochés à des chevilles dans un angle; quelques coffres renferment ce qu'ils ont de plus précieux en papiers, argent, ainsi que les

marivaudage banal d'une fille amoureuse du plaisir, où le dialogue convenu et appris d'une femme de théâtre; le geste était calme, digne, lent et contenu; on sentait une autorité, une force latente sous ce langage sobre et sûr; elle ignorait jusqu'à l'argot involontaire des ateliers et des coulisses.

Aussi j'errais sans me fixer, et elle jouissait de mon embarras.

Peu à peu, lentement, doucement, elle souleva un à un mes voiles, entra dans mes intimités, me révéla à moi-même mes plus secrètes pensées, fit des allusions à l'esclandre que j'avais faite en haut lieu, à la réputation et peut-être aux regrets que j'avais laissés chez mon ancien protecteur, parla de tous avec mesure, avec connaissance de cause, fit la part de chacun nettement, sûrement, et traita d'égal à égal avec les plus nobles. Elle allait ainsi, nommant une à une les plus belles, les femmes le plus en évidence, disant de chacune ce que le monde en dit et faisant le portrait que le premier venu eût pu faire, puis opposant immédiatement à ce jugement banal et sommaire du monde un jugement contradictoire, basé sur une connaissance intime des secrets mobiles de toutes.

Comme elle venait de citer le nom de M^{me} Blanche de V..., qu'elle disait être une de ses intimes amies, et dont elle tentait de pallier la faute et d'excuser le scandale en parlant des mésalliances du cœur qui sont plus graves que les mésalliances du rang et de la naissance, je lui saisis vivement le bras, et, au milieu de cette foule ardente au plaisir, où nous étions isolés comme dans un désert, je

protestai vivement au nom de l'honneur vrai et du devoir.

Blanche de V..., lui dis-je, tenterait vainement de chercher une excuse au scandale qu'elle a causé, elle est indigne de l'amour d'un galant homme.

— Ne parlez point ainsi, dit-elle à son tour, vous surtout, le seul peut-être de ceux qui ne la connaissent point au jugement duquel elle pourrait tenir. Vous êtes un enfant, vous ne savez rien de la vie, les luttes secrètes, la tyrannie des passions, les désillusions qui dorment sous ce calme apparent d'un ménage parisien.

Et quel droit avait-elle de se plaindre de sa destinée, répliquai-je? Le sort l'avait unie à un être loyal, un cœur droit, une intelligence d'élite, trop préoccupé peut-être de hauts problèmes et d'aspirations élevées, mais qui ne voulait ici-bas les honneurs et la fortune que pour les offrir à celle qu'il avait choisie. Que lui donnait-elle en retour? une honte silencieuse, connue de tous excepté de lui-même; il marchait préoccupé, distrait, sans entendre les ricanements qui l'accueillaient à son approche; son nom seul était un sujet de scandale. Sa plus grande faute fut sa confiance et sa loyauté, elle est sortie violemment du monde, elle roulera jusqu'au fond du gouffre.

Comme j'achevais ces mots, je sentis une larme rouler sur ma main; celle qui me parlait éclatait en sanglots. Sa compagne s'était éloignée; elle revint au même instant au bras de Gontran, toujours aussi fou et dans toute l'exaltation du plaisir.

habits de gala, et les vaisselles ou vases servant aux fêtes de famille. Ces coffres, qui sont très-portatifs, sont d'un usage commun à tous les peuples de ces contrées, où les guerres continuelles n'ont jamais permis des établissements solides, ni aucun mobilier de quelque importance. Les incursions, en effet, y sont fréquentes et inopinées; aussi, au premier bruit, tout s'enlève en un instant.

« Imbus de la vanité de tous les peuples belliqueux, ils font consister leur plus véritable satisfaction dans la plus grande quantité d'armes, les meilleures et les plus riches; c'est là l'objet du luxe national; ils lui sacrifient tout. Aussi le faisceau d'armes est-il le plus beau meuble et le plus apparent de la maison; dans plusieurs, c'est l'unique. »

Le bagage législatif des Monténégrins est de la même simplicité. Ils n'ont ni code, ni constitution civile. Leur justice est expéditive :

« Pour les causes ordinaires, les chefs de commune, joints à un ou deux primats, exercent les fonctions de juges. Ils ne s'endorment pas sur les sièges, car tous sont debout dans toutes les occasions.

« Chacun y défend sa propre cause; encore aujourd'hui la justice se rend en place publique, à la manière de plusieurs peuples de l'Orient.

« Le gouverneur et les sardars, institués pour guider et juger le peuple dans les affaires les plus importantes, décident, selon l'exigence des cas, s'il y a lieu à les assigner au rang des causes graves. L'évêque prononce en dernier ressort sur la plupart des points, et ratifie. Ses avis sont d'une puissante autorité; mais il ne faut entendre ceci que des causes purement civiles, car, dans les faits criminels, dans les homicides surtout, la famille du mort, sans attendre la décision d'un tribunal suprême, venge, le plus tôt qu'elle le peut, l'outrage ou le crime sur la famille de l'agresseur, par la dévastation, l'incendie des propriétés, et la mort des consanguins, à quelque degré que ce soit. »

Un fait à noter chez ce peuple où le meurtre est une bagatelle, c'est qu'il est abolitionniste comme M. Jules Simon :

« Il est remarquable que, dans aucun cas, il n'y a condamnation à la peine de mort au Montenegro, chez ce peuple le moins policé de l'Europe.

« Je me permis quelques observations à cet égard, en rappelant plusieurs scènes dont j'avais déjà la connaissance; je demandai au gouverneur s'il n'en fallait pas attribuer le renouvellement à cette

cause? « Ah! me dit-il, avec un accent attendri, il serait digne des nations plus sages et plus éclairées d'effacer entièrement de leur code criminel la peine de mort; on y condamne l'homicide et on le consacre juridiquement! Soyez donc conséquents. Est-il bien légitime d'arracher à l'homme par les lois ce qu'on ne peut plus lui redonner par elles? »

Il faut avouer qu'à part le côté pénal, la sensibilité des Monténégrins paraît très-médiocre :

« Tous portent la moustache; elle est d'obligation, et le plus grand outrage qu'on puisse leur faire est de la toucher, ou d'en parler avec dédain. Un trait suffira pour en convaincre : le 6 août 1810, jour de *basaro*, c'est-à-dire de marché, un Monténégrin buvait dans un *casin* voisin (ou cabaret un peu distingué); deux militaires italiens s'y présentent; l'un d'eux, en entrant, prend la moustache du montagnard, en lui disant : *Dobro jutro bra'e* (bonjour, frère.). Le Monténégrin le tue d'un coup de pistolet, et disparaît aussitôt. »

Autre anecdote du même genre, recueillie, comme la précédente, pendant le cours de son voyage :

« A une demi-lieue du trajet, deux Monténégrins des monts supérieurs vinrent à notre rencontre; grande démonstration de part et d'autre. Cependant la plus grande partie de mon escorte s'éloigne de l'un d'eux, et le traite avec un tel mépris, qu'il se retire confus. On se sépara. Je m'informe du sujet de cette différence dans leur accueil. C'est un assassin, s'écrie l'un de mes hommes avec un mouvement d'indignation : le misérable, sans y être excité par aucun outrage, et par une bravade dont nous n'avons heureusement que cet exemple, apercevant sur une hauteur un homme qu'il ne connaissait pas, dit à son compagnon : — Je parie le tuer au premier coup. — Je t'en défie. — Une pipe de tabac. — Va pour la pipe. — Il tire, tue l'individu, reçoit la pipe de tabac et court chercher la dépouille du malheureux... C'était son frère!

« Quelque temps après, reprend un autre, pendant qu'il séjournait à Cattaro, il réclame d'un habitant de cette ville une somme, que celui-ci ne peut lui payer à l'instant. Payes-tu ou non? lui dit-il. — Non, je ne le puis. Il le tue d'un coup de pistolet et s'éloigne. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHRY.

(A continuer)

REVUE LITTÉRAIRE

M. Pierre Clément, poursuivant le cours de ses intéressantes études historiques sur le dix-septième siècle, vient de publier la biographie et les lettres inédites de Gabrielle de Rochechouart de Mortemart, abbesse de Fontevault. (Un vol. Didier.)

Cette sœur cadette de M^{me} de Montespan, plus jolie qu'elle, au témoignage des contemporains, et plus vertueuse, on le croira sans peine, fut placée, à l'âge de vingt-cinq ans, à la tête d'un des Ordres les plus considérables de France. Gouverner soixante couvents n'est pas chose facile. Mais le plus étrange, c'est que les abbesses de Fontevault avaient sous leurs ordres des couvents d'hommes et des couvents de femmes. Eh bien, Gabrielle de Rochechouart se tira tout à son honneur de ces difficultés géminées.

Théologienne et sermonnaire remarquable, avec un esprit supérieur pour le gouvernement, au dire de Saint-Simon, érudite, — elle a traduit les premiers livres de l'*Iliade*, et le *Banquet*, de Platon, ce qui est un peu scabreux, mais l'amour du grec fait passer tant de choses! — elle recouvrait et adoucissait ces qualités viriles par des dons de grâce et de gaieté qui la firent aimer de tous les beaux esprits du temps. Aussi son savant biographe l'appelle-t-il la plus aimable et la plus spirituelle des abbesses. Je n'y contredis point. Seulement je regrette que ces lettres aient gardé si peu de traces de ce proverbial esprit des Mortemart, qu'il ne faut pas trop analyser, comme certains proverbes. Je retrouve partout la docte et grave abbesse; j'aperçois moins la grande dame de qui M^{me} de Sévigné écrivait, le 14 juin 1675: « La reine a dîné aux Carmélites de la rue du Bouc-à-loi avec M^{me} de Montespan et l'abbesse de Fontevault. » Singulier assemblage, et en quel lieu! s'écrie à ce propos M. Pierre Clément. C'est qu'à cette époque-là il y avait deux morales, pour le moins. Le côté mondain de cette singulière existence apparaît à peine dans la correspondance.

Faut-il saluer en l'abbesse de Fontevault une M^{me} de Sévigné ou une M^{me} de Lafayette? Nullement; une M^{me} de Sablé tout au plus. Elle peut certainement prendre place au second rang parmi les écrivains du siècle de Louis XIV. M. Pierre Clément l'a tirée de l'oubli, et c'est beaucoup. Le plus grand attrait de son livre, à nos yeux, est encore de mettre en lumière le type curieux, et comme le modèle de l'abbesse au dix-septième siècle.

Un beau portrait, gravé par Ganterel en 1693, et

Comme s'il eût mis de côté tout respect humain, ou qu'il fût vraiment dominé par une douleur sincère provoquée par un souvenir, par une allusion involontaire, que sais-je enfin, le domino ne cacha point ses larmes, sa compagne s'approcha d'elle, et, Gontran me voyant confus et comme atterré, mais tout au plaisir et ne comprenant rien à cette scène, s'écria dans son langage de bal masqué :

— Comment! on te confie des femmes du monde, puritain! et tu les inondes de leurs larmes!

J'étais attristé cependant; le domino pressait le bras de sa compagne, qui le questionnait sans obtenir de réponse, et se frayait un chemin dans la foule.

Gontran, en deux mots, fut au courant de la situation.

— Tu ne comprends rien, me dit-il, et je te reconnais bien là, tu fais de la morale aux femmes en plein bal masqué, innocent, va! ton domino n'est autre que la belle Blanche elle-même, et c'était une façon très-féminine de savoir ce que tu pensais d'elle.

Un peu honteux, et sous le coup d'une sorte de remords, je quittai mon ami et m'élançai à la recherche de mes deux dominos.

Ce serait peu de dire de Blanche qu'elle était une jeune femme coquette; la coquetterie, même la plus dangereuse, celle qui consiste à se donner pour se reprendre, à encourager l'amour pour le repousser quand on l'a fait naître ardent, violent, indéraciable au cœur, n'est qu'une de ces nombreuses épreuves très-cruelles, du reste, qui font partie de

la science de la vie, et que tous, plus ou moins, ont subies ici-bas.

Blanche était ce qu'on pourrait appeler une charmeuse; il s'échappait d'elle comme une sorte d'atmosphère rayonnante, qui l'enveloppait tout entière, et vous pénétrait presque instantanément. C'était une femme silencieuse, recueillie, digne, qui ne disait rien d'indifférent; une sorte d'Egérie, toujours prête à donner de bons conseils; un être profond, sûr, doué de l'apparente faculté de s'intéresser à tous dans la même mesure et de faire croire à chacun, si nombreux que fût son entourage, qu'elle le préférerait à tous, et s'intéressait davantage à ce qui le touchait le plus.

De loin, au dire du monde, c'était une femme dangereuse, un être pervers à fond, d'autant plus à craindre qu'il était plus rempli de séductions et moins susceptible de se fixer; de près, c'était une victime, une femme méconnue, calomniée, incomprise, qui cachait au fond de son cœur, comme dans un tabernacle, un monde de choses, douces et bonnes, qu'elle ne voulait pas jeter en pâture au vulgaire et voir méconnues par le monde banal. Elle avait tout gardé du monde, excepté la considération; ses manières étaient exquises, son goût parfait. On la recherchait à cause de son esprit, de son luxe, de cette célébrité bruyante qui s'était attachée à son nom. Elle avait conservé, malgré sa chute, un orgueil et une hauteur qui ne lui permettaient pas de descendre et de transiger, et, ne pouvant plus voir les femmes du vrai monde, elle n'avait pas voulu accueillir celles qui avaient failli et pactisé avec

elles. Assez forte pour se suffire à elle-même, aimant par goût à trôner au milieu des hommes et à recevoir à elle seule les hommages de tous, elle réunissait, de par sa seule force, tous les éléments les plus divers, les autorités les plus incontestables, voulant que, jusqu'au dernier de ceux qui faisaient la foule chez elle, chacun fût quelqu'un par le nom, par le rang, par la fortune ou par le talent.

J'étais là seul et humble; peu fait pour qu'on s'enorgueillît d'un trop facile triomphe; ignoré, pauvre, sans prestige et sans brillant espoir; mais il fallait à cette curiosité insatiable, à cette inexplicable avidité, une proie nouvelle et d'une saveur inconnue. Elle m'avait vue chez mon protecteur, où elle venait souvent le matin, dans toute la liberté d'une femme qui n'a plus rien à sacrifier; elle m'avait remarqué à cause de mon âge, de je ne sais quelle fierté qu'elle avait lue sur mon visage, jointe à une innocence et à une dose d'illusions, qui avaient excité sa curiosité. Et quand elle avait appris que j'avais renoncé, par d'inconcevables scrupules, aux honneurs probables, à la considération, aux intérêts de toute nature, que pouvait offrir la situation de confiance que je m'étais faite, ce secret complice des ténébreuses manœuvres de mon puissant patron avait pressenti en moi un juge, et, à partir de ce jour, sans m'en douter, sans la connaître, sans la deviner, je l'avais intéressée.

Je puis aujourd'hui vous parler, sans douleur et sans haine, du joug honteux sous lequel j'ai été courbé pendant ces quelques années; elles ont passé comme un jour, et leur souvenir, rien qu'en se pré-

reproduit par l'héliographie, accompagne le volume.

Un procédé de critique bien connu consiste à noter les mots qui reviennent le plus fréquemment sous la plume d'un écrivain, et à y voir la marque de la pensée intime, le signe de l'obsession cachée. Lisez le nouveau livre de M. Michelet, *Nos Fils* (A. Lacroix), et vous serez frappés par les mots *élan*, *cœur*, répétés presque à chaque page. Si vous en tirez l'induction indiquée, vous ne vous trompez pas de beaucoup. L'élan, le cœur, c'est, en effet, la dominante et le tonique de ses livres.

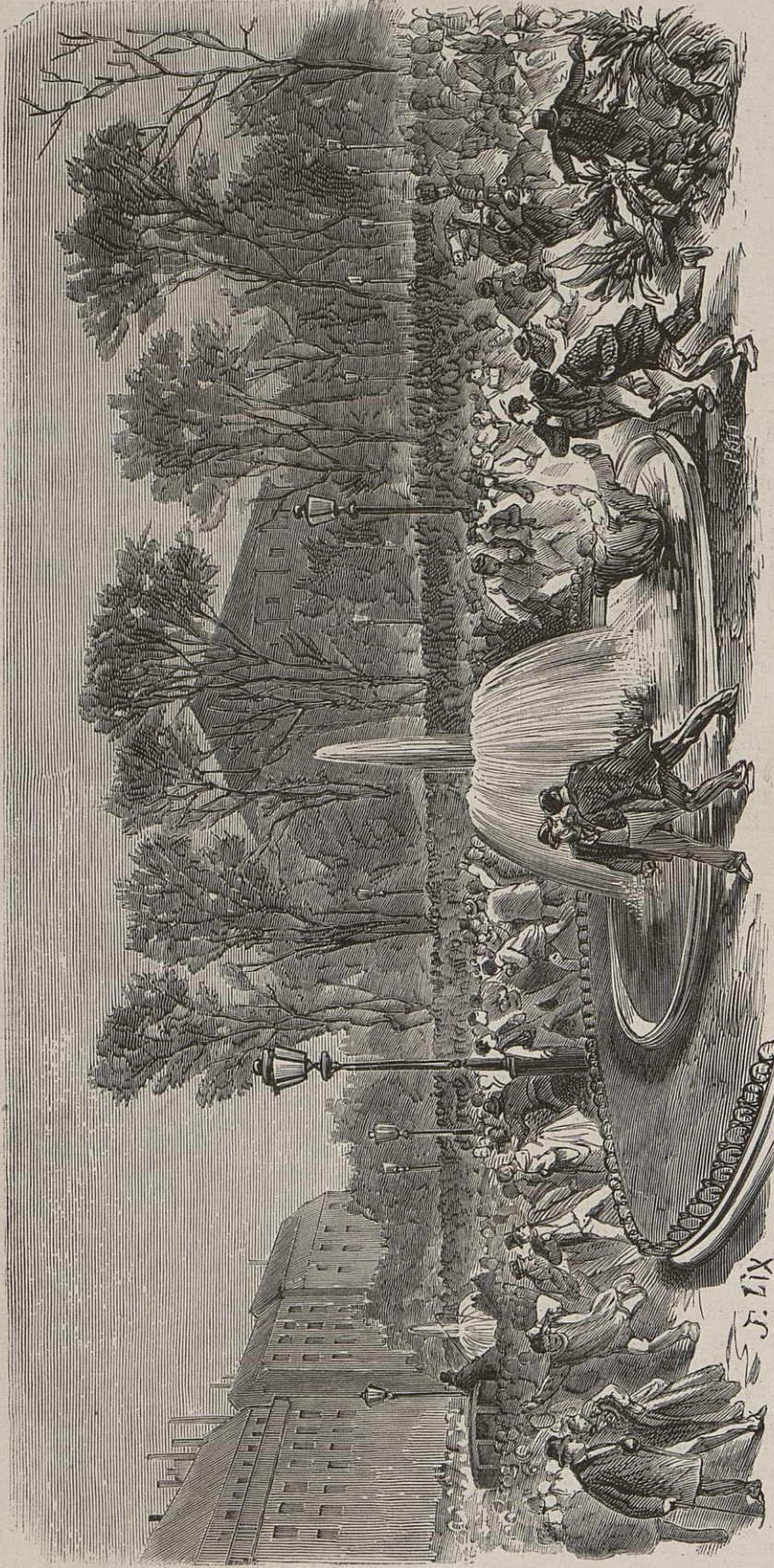
Le côté poétique, vaficinateur, la forme imagée et elliptique voilent aux lecteurs superficiels le bon sens de M. Michelet. On ne veut pas voir le bon sens, on ne veut voir que l'exagération et le parti pris. Mais quoi! n'est-on pas en lutte et peut-on blâmer un homme d'avoir un drapeau et même de l'agiter fortement? Du moins, celui-ci offre loyalement le combat. Ecoutez-le exposer, sur

la question de l'éducation, les vues des grands éducateurs Rabelais, Montaigne, Coméni, Pestalozzi, Froebel, et contre-disez le, si cela vous plaît. Ecoutez-le encore sur la question de l'enseignement, où sa compétence ne saurait être contestée. Ses idées sont-elles celles de l'avenir? qui le sait? En tout cas, elles tranchent avec un état de choses qui ne satisfait personne.

Le peintre des élégances modernes et des mondanités raffinées, M. Gustave Droz, qui a su poétiser la mode en ses extravagances mêmes, exelle, on le sait, dans les petits tableaux. Réussirait-il dans la grande peinture? on en pouvait douter jusqu'à son nouveau roman, *Autour d'une source* (Hetzel).

Voilà maintenant un romancier de talent de plus. Nous n'en avons pas trop.

L'intrigue de cette œuvre charmante est simple encore, mais on y sent un plan, une ordonnance. Les caractères en sont bien dessinés; toutes les



La foule armée contient la foule descendant l'avenue des Champs-Élysées, au retour des funérailles.



Le frère du défunt exhorte la foule au calme devant la maison mortuaire.



La chambre mortuaire.

La chambre mortuaire.

Le frère du défunt exhorte la foule au calme devant la maison mortuaire.



Funérailles de Victor Noir. — La foule coupe les traits des chevaux et traîne le corbillard.

physionomies, étudiées sur le vif, sont parlantes. La portion réservée au drame n'y nuit pas aux délicates analyses, qui restent le principal talent de M. Droz. Toute l'action pivote sur une situation aventureuse, qui est traitée avec d'excessives réserves et une rare sobriété de touche. La grâce vertigineuse de la châtelaine de Manteigney, la savante bonhomie du père Larreau, les croquis de paysans, y sont détaillés de main de maître. N'était la fin, où se trouve employée une des ficelles les plus usées du vieux répertoire, on pourrait dire ce roman parfait de tous points.

Autour d'une source rappelle l'un des meilleurs ouvrages de Jules Sandeau, *le Docteur Herbaut*. Ce n'est ni une imitation, ni un ressouvenir, c'est une simple analogie; mais pour l'ordre des sentiments qu'il fait naître, elle est flagrante. Cette observation n'est pas du tout, on le pense bien, pour restreindre mes éloges.

La Fantaisie a fleuri surtout, ou voleté, puisqu'on la dit ailée, de 1850 à 1860. C'a été son beau moment. Aujourd'hui la pauvrette a du plomb dans l'aile. Elle a cessé de captiver, elle n'a plus l'oreille du maître, du public. C'est tant pis de voir des esprits charmants, tels que celui de M. Louis Dépret, ne réunir autour de leurs livres qu'un nombre restreint de lecteurs. La délicatesse s'en va où s'en sont allés tant de dons français qui semblaient éternels, inhérents à la race. Les fantaisistes sont déjà des exceptions.

En Autriche (1 vol. Hachette) est un produit de ce don précieux. Peu de descriptions, des impressions vives, rapides, infiniment d'esprit; cela pourrait s'intituler « *Pensées en voyage.* » L'âme des choses y apparaît dans un trait, dans une épithète. Telle page semble arrachée des *Reisebilder*: c'est le même sentiment et le même *humour*.

Le courageux éditeur Lemerre, courageux est le mot faible, publie un recueil de vers nouveaux qui porte le titre de *Parnasse contemporain*. Sera-ce un monument? Je ne sais. Dans tous les cas, le *Kain*, de M. Leconte de Lisle, lui fait un superbe portique. Ce poème trop court, magnifique de pensée et d'une ampleur de formes qui défie toute comparaison, est un chef-d'œuvre. C'est de la poésie colossale, trop écrasante peut-être. Le tableau du déluge peut lutter d'horreur grandiose avec la peinture de Poussin.

Hérissés et trouant l'air épais en spirale,
De grands oiseaux, claquant du bec, le col pendant,
Lourds de pluie et rompus de peur, et regardant
Les montagnes plonger sous la mer sépulcrale,
Montaient toujours, suivis par l'abîme grondant...

Mais combien sommes-nous en France, et en

cette année 1870, qui nous intéressons à la poésie? Il n'importe, vive Lemerre! et vive le *Parnasse!*

PHILIPPE DAURIAC.

Les grandes scènes du concile de Trente

REPRISE DU CONCILE A TRENTE

(Suite)

XX

AMYOT CHEZ LE CARDINAL CRESCENZI

Amyot, au sortir, s'empressa de rendre visite au cardinal Crescenzi. Il s'excusa de n'être pas venu le saluer en arrivant à Trente; mais on lui avait défendu très-expressément de ne voir personne avant la séance publique. Le légat témoigna de vifs regrets du différend survenu entre le pape et le roi. Comme ses dignités de cardinal et de légat, dit-il, l'attachaient au pape, il ne pouvait pas se dispenser de prendre parti contre le roi, mais son inclination le portait à désirer et ménager, autant que possible la réconciliation du pape et du roi; il en avait souvent écrit à Sa Sainteté; il ne recevait pas de réponse à ce sujet. S'il se fût trouvé à Rome, continua-t-il, les choses n'eussent peut-être pas été poussées si loin. Le pape, de son fond, n'était point ennemi du roi; et le roi, qui faisait profession de ne vouloir point refuser au saint-siège l'obéissance obligée, ne pouvait se dispenser dès lors de reconnaître le pape, puisque le saint-siège et le pape sont une même chose.

Sur ce dernier point, Amyot fit une réserve: « Il pourrait advenir, dit-il, qu'un pape fût schismatique, ou hérétique, ou furieux, et alors on ne pourrait pas dire que ce fût la même chose, le pape et le saint-siège. » Amyot, plus littérateur que théologien, ne se rendait pas sans doute un compte suffisamment exact, en faisant cette observation, de la différence entre le saint-siège vacant et le saint-siège occupé. « Dans ce dernier cas, c'est-à-dire lorsqu'il y a un pape certain, non schismatique, ni hérétique, le pape et le saint-siège sont une même chose, comme dit le cardinal Crescenzi. » (1)

(1) *Histoire de l'Église catholique en France*, d'après les documents les plus authentiques, depuis son origine jusqu'au concordat de Pie VII, par M^r Jager, camérier secret de Sa Sainteté, ancien professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne, chanoine honoraire de Paris, de Nancy et de Rodez. Ouvrage revu et approuvé à Rome, par une commission spéciale, autorisée par N. S. P. le pape. (Paris, Adrien Leclère et Ce.) Nous nous sommes aidés souvent de cette *Histoire* dans le cours de ces articles. M^r Jager, avant de la publier, l'a envoyée manuscrite à Rome. « Le saint-père, dit-il, a daigné la soumettre à l'examen d'une commis-

XXI

NOUVELLE PROROGATION DU CONCILE

Le 11 octobre 1551, lorsque, à l'ouverture de la session, l'on eut publié les définitions de foi et les règlements de discipline, le légat ordonna aux officiers du concile d'appeler aux portes de l'église ceux qui pourraient avoir été envoyés par le roi de France pour recevoir la réponse promise, dans la session de septembre, à sa lettre et à son mémoire. Personne ne répondit à cet appel; Amyot était retourné à Venise. La réponse fut lue néanmoins; nous n'avons pas à la reproduire, pas même à l'analyser.

Les travaux du concile marchèrent ensuite régulièrement. Les treizième et quatorzième sessions surtout sont remarquables et célèbres: on y traita des sacrements de l'eucharistie, de la pénitence et de l'extrême-onction. Tout y fut discuté librement, défini avec précision, résolu à l'unanimité.

La difficulté des temps vint encore interrompre ces savantes et pieuses discussions. Jules III avait signé la paix avec la France, et c'était beaucoup; mais la guerre qu'il avait allumée continua entre le roi et l'empereur, elle mettait en combustion la plus grande partie de l'Europe. On fut contraint d'abord, à Trente, de remettre à la quinzième session la promulgation des décisions prises dans la treizième et la quatorzième. La quinzième session eut lieu le 25 janvier 1552. Puis, dans la seizième ouverte le 28 avril suivant, il fallut suspendre de nouveau le concile. Il fut suspendu pour deux ans; on dut trouver longue cette nouvelle interruption, après tant d'autres. Les événements, toutefois, la prolongèrent bien au delà du terme prévu par le décret. La suspension dura dix ans; les pères ne reprirent leurs travaux que le 18 janvier 1561, sous le pontifical et par la volonté de Pie IV.

FIN DU CONCILE A TRENTE

XXII

ÉTAT DE LA CHRÉTIENTÉ

Élu pape, par acclamation, en décembre 1559, Pie IV s'empressa de décréter la reprise du concile à Trente: il en indiqua, par une bulle, la réouverture pour le jour de Paques 1560.

sion spéciale. La commission, présidée par un archevêque, et composée de ce que Rome a de plus éminent, a procédé avec une scrupuleuse attention, comme le prouvent les savantes observations qui nous ont été faites, et que nous avons adoptées. En nous honorant d'une approbation motivée, que nous donnons en tête de cet ouvrage, la commission nous félicite d'avoir entrepris ce travail, *devant contribuer puissamment au bien de la société civile comme de la société religieuse, et d'avoir rendu service non-seulement à l'Église de Rome, mais encore à l'Église universelle.* »

sentant à ma mémoire, me remplit d'une sorte de terreur.

Non, ce n'est pas de l'amour que j'ai ressenti pour cette femme au teint pâle, qui, le soir où elle toucha ma main pour la première fois, me marqua d'un sceau fatal, et dont la première étreinte me communiqua je ne sais quelle fièvre corrosive qui brûlait mon être tout entier.

L'amour vrai, l'amour loyal et juste, l'entraînement de deux cœurs l'un vers l'autre, communique à l'âme quelque chose de pur, de saint et de vivifiant; il inspire au cœur les grandes pensées et les dévouements robustes, tandis qu'il y a je ne sais quoi de vénéneux, d'artificiel et de satanique dans l'énergie violente que suscitent ces créatures sans cœur dont nous sommes parfois la proie.

Oui, il a passé sur mon cœur comme un souffle empesté qui dessèche les plantes les plus vivaces, et fait le désert là où germait la vie; j'ai oublié, deux années entières, tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, tout ce qui est juste, tout ce qui est généreux et pur. Un jour même est venu où j'ai outragé l'amitié.

Gontran, qui avait pour religion une sorte d'épicurisme qui n'engage point le cœur, avait de suite compris que j'appartenais corps et âme à cette femme. Aux premiers mots qu'il avait prononcés, je l'avais arrêté en opposant à son jugement ce que je croyais la vérité sainte. A un regard qu'ils avaient échangé tous deux, elle avait compris la salutaire influence qu'il exerçait sur moi, et s'était juré que je ne reverrais Gontran de ma vie, et qu'à cette

amitié profonde succéderait l'indifférence, sinon la haine.

Jusque-là, l'image de Marie me suivait partout; c'était comme un palladium sacré qui me gardait des mauvaises influences, un but honoré que se proposait mon cœur et auquel il voulait atteindre; son nom, prononcé tout bas dans le secret de ma mémoire, avait les vertus d'une amulette qui me protégeait contre les enchantements et les maléfices, et j'avais pu, pendant une année entière, traverser les périls de cette vie indépendante sans prendre part à ces plaisirs frelatés auxquels chacun de mes compagnons d'études se livrait sans remords et sans arrière-pensée. Mais peu à peu, dès que je connus cette fille pâle, à laquelle j'avais si vite ouvert mon cœur, hier encore rempli du souvenir de Marie, je voyais moins souvent se dresser devant moi sa bienfaisante image. Elle savait tout de ma vie, depuis mes premiers jours solitaires jusqu'à l'espoir charmant dont j'avais fait mon but et mes aspirations, et au lieu de combattre ouvertement cette salutaire influence, elle avait paru d'abord m'encourager à l'accepter et à la subir.

Gontran cependant, revenu à l'abbaye, me parlait toujours dans ses lettres de sa chère sœur, et me disait, jour par jour, jusqu'aux moindres détails de sa paisible existence, chaque fois aussi je sentais les remords entrer en moi-même.

Ce fut une constante ivresse, une fièvre incessante, un vertige sans trêve. Je venais à peine de quitter Blanche, et je me sentais brûlé par le désir de la revoir. Elle habitait un quartier éloigné de

ma résidence, au plein cœur de Paris, et j'allais à pied, sous la pluie, sous le vent, sans sentir le froid, sans fatigue, sans considérer que je ne pouvais cependant passer ma vie près d'elle dans le luxe qui l'entourait; et quand je sonnais à sa porte, j'étais honteux d'avoir cédé au mouvement involontaire qui me rappelait dans sa demeure.

Elle était mon horizon, ma pensée, mon air respirable; je n'appartenais plus à rien de ce qui n'était pas elle, et Blanche jouissait tout bas du trouble dans lequel me plongeait sa seule présence. Je ne discutais ni ses lois, ni ses désirs, ni ses fantaisies; j'étais décidé à tout faire pour pouvoir vivre à ses côtés, sans rougir de moi-même.

Mes travaux en souffraient; je ne prêtais plus qu'une oreille distraite à tout ce qui intéressait si vivement ma vie. Parfois, après avoir exigé que je la quittasse un instant, au moment où, ma lampe allumée devant ma table de travail, j'essayais avec peine de rassembler mes idées et de ressaisir les forces de mon intelligence, j'entendais une voiture s'arrêter sous mes fenêtres, et je dressais l'oreille. J'écoutais dans l'étroit couloir qui menait à ma chambre le bruit de sa robe qui frôlait mes murs, je courais au-devant d'elle, pâle comme la mort, prêt à m'évanouir; je la voyais s'arrêter sur le seuil, toujours calme, toujours belle, et je sentais la folie ténailleur mon cerveau et tout mon sang refluer au cœur.

Elle entra brillante, parée, la tête couronnée de fleurs, éblouissante de diamants, les épaules nues; elle détachait le bouquet qui paraît son corsage et

Depuis 1552, de graves événements s'étaient accomplis en Europe. Ferdinand I^{er} était empereur. Catherine de Médicis avait, en France, l'autorité effective. La guerre civile, pour cause de religion, ensanglantait le royaume. Catherine de Médicis affectait, pour les besoins de sa politique, de paraître partager les préventions des protestants contre le concile. Éluder ses décisions et leur opposer les décisions différentes d'un concile national, tel eût été le rêve de l'ambitieuse reine. Ferdinand I^{er}, d'autre part, ne manquait pas de motifs de faire obstacle à la reprise des délibérations de Trente.

Le concile se réunit néanmoins, non au jour indiqué par Pie IV, mais le 18 janvier 1561. Cinq légats le présidaient : les cardinaux Hercule de Gonzague, évêque de Mantoue; d'Altemps, évêque de Constance et neveu du pape; Hosius, évêque de Warmie; Scripandi, archevêque de Salerne; et Simonetta, noble milanais, évêque de Pesaro.

On avait un sincère et vif désir de voir les protestants comparaître devant le concile : on s'occupait tout d'abord de leur en garantir le libre accès. Dans une congrégation du 30 janvier, les légats et tous les pères résolurent, à l'unanimité, d'adresser aux dissidents une invitation générale et de leur accorder un sauf-conduit sans restriction. On évita, dans l'invitation, de les qualifier d'hérétiques. Le sauf-conduit, publié le 8 mars, ne couvrait pas les seuls protestants d'Allemagne; il accordait les mêmes garanties « à tous et chacun des autres qui n'étaient pas en communion de foi avec les pères, de quelque royaume, de quelque nation, province, ville et autres lieux qu'ils fussent, où l'on professât publiquement et impunément le contraire de ce que croit la sainte Église romaine. »

Les protestants ne vinrent pas.

XXIII

NOUVEAUX AMBASSADEURS DE LA FRANCE.

La cour de France, en revanche, permit enfin aux évêques du Royaume de se rendre à Trente. Elle désigna, en même temps, pour la représenter près du concile, en qualité d'ambassadeur, Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac. Eustache de Bellay, évêque de Paris, partit pour Trente avec un empressement exemplaire; il y arriva le 14 avril; la plupart de ses collègues, en décembre seulement.

Quant au seigneur de Lansac, il avait, après sa nomination, différé son départ de plusieurs mois. Les dix-septième et dix-huitième sessions étaient terminées, et la dix-neuvième indiquée pour le 14 mai. Le premier des légats reçut une lettre de l'ambassadeur français; elle lui annonçait son ar-

rivée prochaine. Lansac pria le cardinal de Mantoue de vouloir bien, en conséquence, retarder de quelques jours la session. Ce fut l'avis du cardinal. Les évêques espagnols y contredirent fortement. Le légat déjoua leur haine de la France : il fit tenir, le 14 mai, la dix-neuvième session, mais en indiqua une autre à quelques jours seulement d'intervalle.

Lansac parut le 18 mai. Cinquante archevêques ou évêques allèrent, pour faire honneur à la France, le recevoir en dehors des portes de la ville. Il avait pour collègues : Armand du Ferrier, président de la Chambre des enquêtes au parlement de Paris, et Guy du Faur de Pibrac, conseiller au grand Conseil.

Ils étaient tous les trois plus soucieux de complaire à Catherine de Médicis que de travailler au bien de la religion. Ils affichèrent vis-à-vis du concile des exigences impossibles et des hauteurs souvent irritantes. Plus d'une séance fut orageuse. Il y eut, notamment, entre les ambassadeurs français et les évêques espagnols, des discussions on ne peut plus ardentes.

Le pape en prit occasion d'envoyer à Trente de nouveaux théologiens : il les choisit avec grand soin parmi les hommes les plus considérables par leur savoir, les plus recommandables par leurs vertus. Ce furent : Pierre Soto, dominicain; Alphonse Salmeron, Pierre Casinius, Jacques Luynes et le P. Laynez, ces quatre derniers de la compagnie de Jésus.

LOUIS RACODET.

(La suite au prochain numéro.)

Tremblement de terre du 26 décembre

DESTRUCTION DE LEUCADE

D'après les dernières correspondances du Levant, un tremblement de terre a ébranlé l'île Sainte-Maure, dans la matinée du 26 décembre dernier, et détruit de fond en comble la ville de Leucade. Le commandant de l'avis de la marine impériale *le Forbin*, qui se trouvait alors à Corfou, s'est empressé de se mettre à la disposition des autorités grecques; il a embarqué aussitôt des vivres et des matériaux et s'est rendu à Leucade. Son arrivée a été un véritable bienfait pour les infortunés habitants, qui étaient réduits aux extrémités les plus cruelles, la pluie n'ayant pas cessé de tomber depuis la catastrophe et des brigands ayant profité du désastre pour les mettre au pillage. Le commandant du *Forbin* a envoyé à terre une partie de son équipage, afin d'abattre les murs qui menaçaient ruine et de construire des baraques provisoires.

Ce concours si spontané de la marine impériale

française a inspiré une vive reconnaissance à la population de Leucade, qui a fait parvenir ses remerciements au ministre de France à Athènes et au commandant en chef de notre division navale du Levant. (*Moniteur universel.*)

AMÉRIQUE

LE DÉPART DES CANONNIÈRES ESPAGNOLES

On se rappelle les fameuses canonnières construites par Ericsson dans les chantiers des États-Unis pour le compte de l'Espagne. L'histoire de leur saisie par le gouvernement américain se trouve dans notre numéro du 11 septembre dernier.

Depuis ce temps, le gouvernement espagnol n'a cessé de les réclamer, mais le gouvernement américain s'opposait à leur relâchement en se fondant d'abord sur la destination présumée des canonnières, qui était (d'après les renseignements qu'il avait recueillis) de faire la guerre au Pérou, puissance avec laquelle les États-Unis sont en paix.

L'Espagne ayant fourni des preuves qu'elles étaient destinées au contraire à la suppression de l'insurrection de Cuba, le gouvernement américain a encore hésité, parce qu'une proposition avait été faite au congrès de reconnaître les insurgés comme belligérants, ce qui leur eût valu les mêmes droits qu'aux Péruviens.

Cependant la commission nommée par le congrès ne s'est pas crue autorisée à accorder ce droit de belligérants, après investigations faites sur l'état de l'insurrection. Sur quoi, le gouvernement a relâché les canonnières. Cette décision de non-reconnaissance a causé le plus grand découragement parmi les insurgés, et la remise des canonnières a produit beaucoup d'agitation à New York, de telle façon que les autorités ont dû surveiller leur départ, la population faisant mine de l'empêcher.

La présence des quatre vaisseaux de guerre américains, ou probablement le bon sens de la population, a prédominé, et, à la remorque de la frégate espagnole le *Pizarro*, les canonnières ont quitté la baie de New York pour se rendre d'abord à Chesapeake.

Notre dessin est pris du fort Hamilton, sur l'extrême bout de Long Island, près du fort Lafayette et du fort Richmond. Ces trois forts protègent l'entrée de la baie.

Il y avait grande affluence de monde, même à cette distance de plus de quatre lieues de New York. Mais il était dimanche ce jour-là; il faisait beau temps, et ces petites canonnières intriguaient tout le monde.

M. V.

venait à moi dans cette pauvre chambre aux murs nus, les mains pleines de fleurs, comme une apparition étrange qui faisait à jamais pâlir dans ma mémoire l'autre image douce et triste, et qui ne rayonnait plus que d'un feu pâle et déjà prêt à s'éteindre.

Elle partait pour le théâtre au galop de ses chevaux; longtemps je suivais des yeux la voiture qui l'emportait, et c'en était fait de mon repos et de mes idées laborieuses. J'arpentais ma chambre comme un fou, je m'arrêtais, je marchais encore, je rouvrais ma fenêtre pour essayer de percevoir une dernière fois dans ce tumulte de Paris le bruit des roues de sa voiture, et la pluie fouettait mon visage, et le vent soufflait avec violence; les rues étaient noires, le pavé humide reflétait l'éclat du gaz, les rares passants s'avançaient, luttant contre le vent; les grands marronniers du Luxembourg montraient leurs branches noircies, et, çà et là, dans le jardin, quelques taches de neige éclataient dans la nuit sur le sol boueux et noirâtre.

Alors je me sentais pris d'un découragement immense; je sentais qu'elle était tout pour moi, et que je ne pouvais rien être pour elle; mais il me fallait la voir, il me fallait la sentir, la respirer, m'asseoir silencieux à côté d'elle ou m'endormir dans l'éternel repos.

Dieu vous garde d'une semblable fièvre!

Une autre m'eût apporté le calme par cette apparition inattendue, se fût penchée sur moi pour lire la page commencée, et m'eût versé le courage et le repos comme un baume consolateur, en me promettant sa

chère présence, après la tâche noblement accomplie; elle, au contraire, m'avait apporté la fièvre, l'inquiétude, et presque le désespoir. J'essayais bien d'écrire, j'essayais de comprendre, de nouer mes idées, de les rassembler, de les exprimer enfin; mais je ne trouvais rien sous ma plume, je sentais mon cerveau horriblement vide, ma pensée stérile, et je me levais dans une agitation impossible à décrire. Je m'habillais à la hâte, et courais là où elle était, sans souci de la fatigue, du temps et des distances, et quand j'entrais dans cette salle des Italiens, chaude et pleine d'effluves, je trébuchais comme un homme ivre et j'éprouvais le besoin de m'appuyer aux murs.

Entre cent mille femmes parées, mes yeux l'eussent reconnue tout d'abord, car j'allais à elle avec impétuosité, comme l'aiguille va au nord. J'avais le front en sueur, pâle, livide, c'était bien elle, dans son calme éternel, caressant sa chimère, suivant son songe intérieur qu'elle n'achevait jamais, indifférente à toute chose, penchée dans sa loge un bouquet de camélias à la main, agitant lentement son éventail et jetant de longs regards circulaires sur la salle. Dans le fond de sa loge apparaissaient quelques élégants, qui lui parlaient sans qu'elle parût les écouter : du fond de la salle, perdu parmi les spectateurs de l'orchestre, j'eusse voulu les foudroyer tous d'un seul regard. J'attendais l'entr'acte avec impatience, sans rien voir, sans rien entendre, surexcité, en proie à la fièvre, et quand le rideau baissait, j'essayais de rappeler tout mon sang-froid pour me présenter dans sa loge.

J'entrais, tout défait, dissimulant mal un regard de jalousie et de haine pour ceux qui l'accompagnaient, et jela saluais respectueusement, comme un étranger; elle me tendait sa main gantée, sans émotion, sans surprise, comme si elle m'eût attendu; et parfois, quand j'essayais de m'approcher d'elle pour lui jeter un mot à voix basse, elle se cachait derrière son éventail, en me disant :

« Vous êtes un enfant ! »

C'était tout ce que j'obtenais d'elle.

Cependant, je ne pouvais plus la suivre; une à une s'en allaient mes dernières ressources, je subissais de sanglants affronts et j'avais l'âme trop haut placée pour ne pas bientôt m'en apercevoir; mais ma passion était plus forte que ma fierté, et je n'étais déjà plus l'homme intègre que j'ai peint tout à l'heure. Je sentais qu'il y a ici-bas des courants, des circonstances, des passions en un mot, devant lesquels le plus orgueilleux s'humilie et le plus fort se sent brisé; j'étais prêt à tout sacrifier à cet indomptable amour, à cette fièvre, à ce délire, plutôt que de renoncer à Blanche. Je devenais indulgent aux fautes d'autrui, parce que je sentais que j'allais avoir besoin de l'indulgence des hommes.

CHARLES YRIARTE.

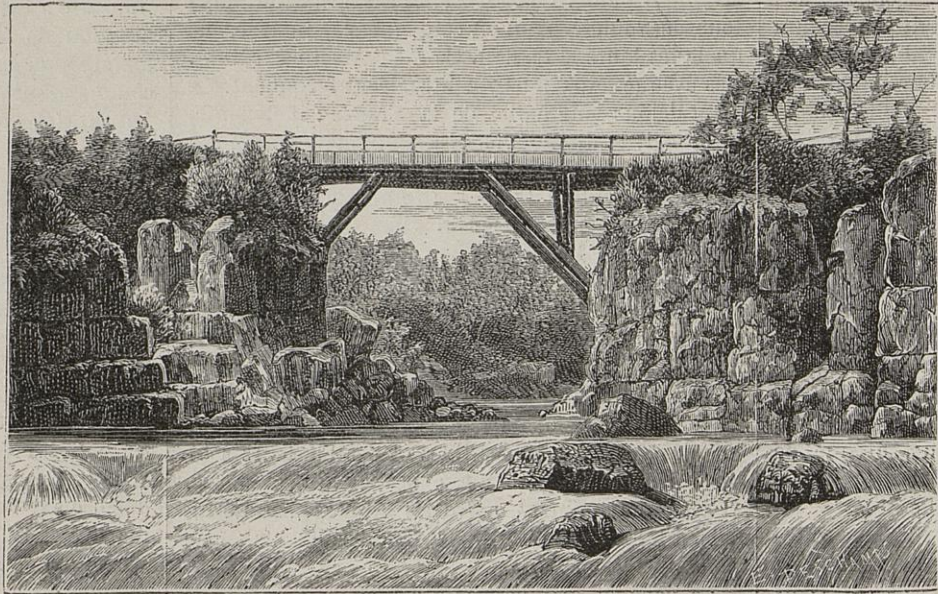
(La suite au prochain numéro.)

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

La librairie Henri Plon fait paraître en ce moment deux jolis volumes illustrés intitulés : Aus-

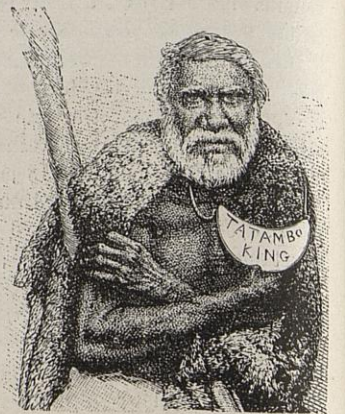


La fille du roi Tatambo.



L'affluent du Tamar-Van-Diemen.

Il s'agit d'une dame qui aime le bleu, et qui se trouve sur ce point en désaccord complet avec son propriétaire qui veut de par ordonnance de référé la faire renoncer au bleu. Cette dame, — blonde très-probablement, mais



Le roi Tatambo.



Coolies marchands de gibier.

quelques gravures à ce charmant ouvrage : Totambo et sa fille des chefs australiens, qui paraissent tenir autant du singe que de l'homme; des paysages de Van-Diemen ou *Tasmanie*, dont nos correspondants nous ont déjà envoyé des vues qui ont paru dernièrement. Les volumes de M. de Beauvoir seront lus par tout le monde.

M. V.

COURRIER DU PALAIS

Où est-il ce charmant esprit qui avait pour principal mérite de se laisser dire tout ce qui lui passait par la tête, et qui parfois devenait, dans ses saillies, très-profond, sans le savoir? C'est Henri Murger qui a inventé la symphonie intitulée : « De l'influence du bleu dans les arts. » Il me paraît avoir dans cette innocente raillerie admirablement résumé toutes les critiques à faire sur les tendances de la musique et de la peinture modernes, car... mais doucement, doucement! Ce ne sont pas là nos affaires; renfermons-nous dans « l'influence du bleu sur les appartements à louer. »



Coolies marchand de volailles.

tratie, voyage autour du monde, par le comte de Beauvoir. Les appréciations les plus flatteuses ont été faites de ces voyages écrits par un jeune homme de vingt-deux ans.

La double curiosité de ce charmant livre, écrit par un si vrai jeune homme consiste à la fois dans un détail de chiffres très-facile à comprendre, et dans des observations très-justes d'un monde encore si nouveau, parvenu déjà à tant de progrès.

Il y a de tout dans ce charmant volume, a dit M. Amédée Achard dans le *Moniteur universel*; des aventures de chasse et des tempêtes pour ceux qui se plaisent aux surprises, des observations et des études de mœurs pour les moralistes curieux de ce qui se passe dans le cœur de l'homme, de l'économie politique pour les érudits, de l'agronomie et du paysage, des récits pleins de verve et des aperçus pleins de chiffres. Il y a surtout un grand sentiment de la vérité.

Nous avons emprunté, pour les reproduire ici,

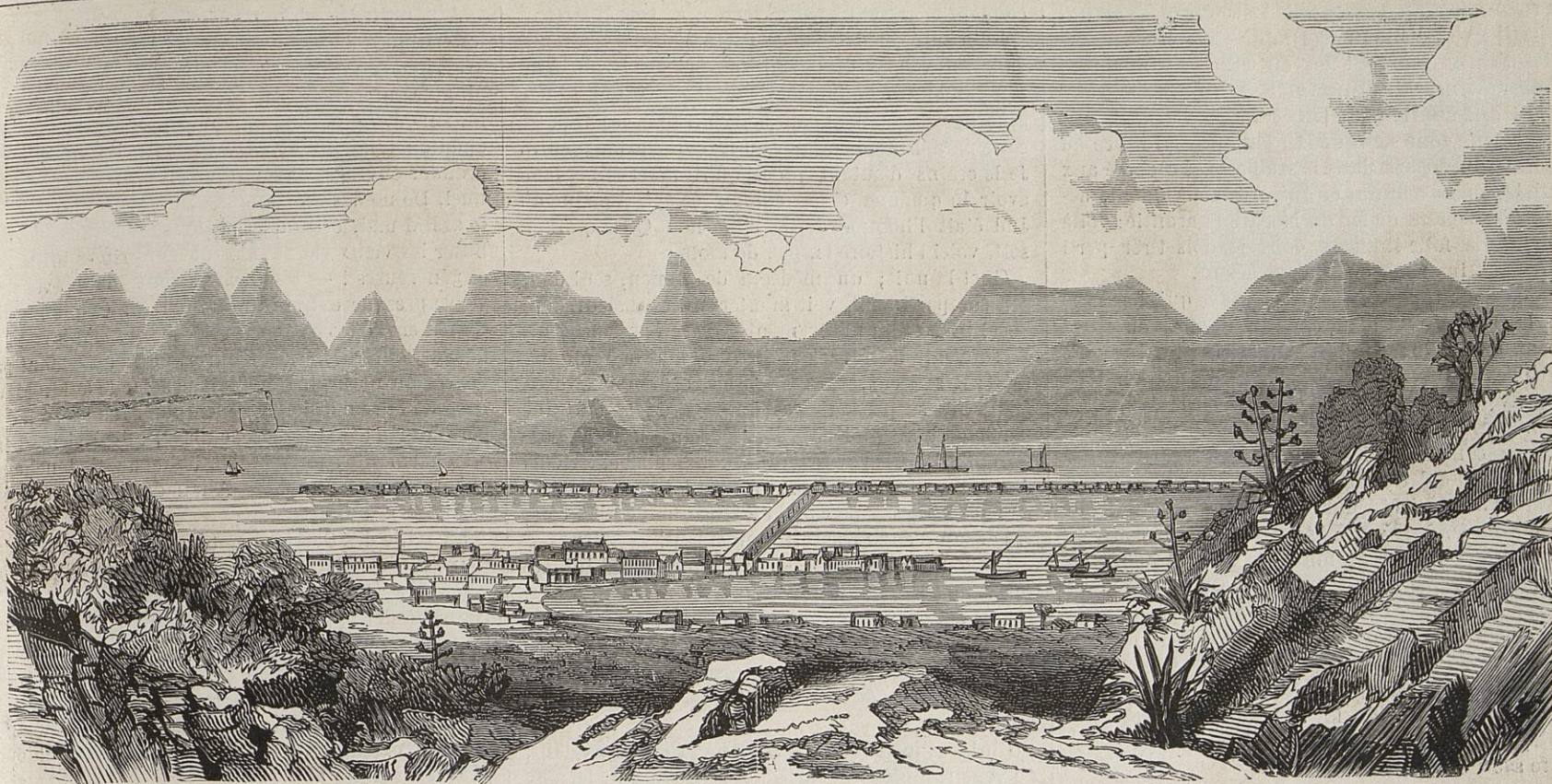


Bayadères de Batavia, d'après les photographies qui nous ont été communiquées par Nadar.

je ne peux pas l'affirmer — cette dame aurait abusé du bleu dans son appartement; s'il faut en croire le propriétaire, elle en aurait mis partout, sur les murs, sur les panneaux, sur les portes, au plafond, sur le parquet; on se croirait dans un petit paradis; c'est un azur perpétuel.

Or, le propriétaire vient dire : le bail de madame finit au 15 avril prochain, et l'abus du bleu peut chasser les locataires qui se présentent pour visiter l'appartement; tout le monde ne se soucie pas d'être condamné au bleu à perpétuité! Je demande donc à M. le président de nommer un expert qui va indiquer les travaux nécessaires et fixer un délai; d'ordonner à ma locataire d'exécuter ces travaux, de m'autoriser, si elle s'y refuse, à les exécuter pour elle sous la protection du commissaire de police, et en requérant, au besoin, la force armée!...

Pourquoi pas du canon tout de suite? Peste! ils n'y vont pas de main morte les propriétaires de la rue Saint-Honoré!



Vue de l'île Sainte-Maure dans l'archipel grec, détruite par un tremblement de terre.

La dame qui aime le bleu, — une couleur douce, après tout, — répondait à ces sommations... légales: qu'elle était chez elle, et qu'elle avait bien le droit de voir en bleu ce que son propriétaire voyait en noir; que les locataires qui viendraient pourraient substituer au bleu du rouge ou du jaune, à leur volonté; qu'elle entendait bien remettre les lieux dans leur état primitif avant de les quitter; mais que, jusqu'au mois d'avril, elle a le droit de contempler sa couleur favorite sans que le proprié-

taire soit fondé à venir la troubler dans cette jouissance inoffensive, beaucoup moins à craindre pour la solidité de l'immeuble que les interventions militaires dont on la menace. — Et M. le président lui a donné raison, en disant qu'il n'y avait lieu à référé.

Vous pouvez avoir, un jour ou l'autre, un envoi d'argent ou de valeurs à effectuer par les chemins de fer, c'est pourquoi je vous raconte les deux procès qui suivent: le premier, jugé d'abord par le

Tribunal de commerce, vient d'être apprécié en appel par la 1^{re} chambre de la Cour impériale, qui a modifié, dans une partie essentielle, la décision des juges consulaires.... Mais, grand Dieu, comment mettre de l'humour dans ces récits-là?

Un sac, qui est parti de Paris bourré de billets de banque, et qui arrive à Ham ne contenant plus dans ses flancs que des bandes de papier; un destinataire, M. Martine, fabricant de sucre, qui a le caractère assez difficile pour ne pas vouloir accepter



ÉTATS-UNIS. — Levée du sequestre des canonnières espagnoles. — La flottille protégée par les Monitors franchit la baie de New York. (Croquis de notre correspondant M. Stanley.)

ces rognures en paiement de 12,500 francs, et qui réclame à son débiteur la somme en bonnes monnaies d'or ou d'argent ou en billets ayant cours; un expéditeur, M. Constant Say, raffineur, qui a mis ou fait mettre pour 12,500 francs de vrais billets cueillis tout exprès à la banque de France au moment du départ, dans le sac ficelé et cacheté aux initiales de sa maison, et qui, par conséquent, actionne le chemin de fer du Nord en garantie: voilà pourtant la folle intrigue dont je dois tirer parti pour vous instruire en vous amusant.

Voilà donc un employé de M. Say qui ferme le sac, le scelle, le porte au chemin de fer, où il est reconnu peser 70 grammes. Voilà M. Martine qui, après l'avoir ouvert à l'arrivée, le pèse à son tour et trouve quatre grammes et demi en moins, plus, dans un angle inférieur, découvre une petite solution de continuité très-habilement recousue, sur quoi le tribunal de commerce condamne M. Say à payer 12,500 fr. à M. Martine, et la Compagnie du chemin de fer du Nord à garantir. Mais la cour, défalquant des quatre grammes et demi trouvés en moins à l'arrivée le poids des ficelles enlevées et des cachets brisés, n'a pas admis que la petite couture suspecte prouvât suffisamment que le détournement avait été opéré pendant que la Compagnie était dépositaire du group, et a repoussé la demande en garantie de M. Say, qui enverra — ou plutôt qui a très-probablement déjà envoyé — un autre sac à M. Martine.

Second procès non moins utile à connaître: Le *Credit lyonnais* expédie trois sacoches par le chemin de fer de Lyon-Méditerranée, valeur déclarée: 6,000 fr., c'est-à-dire 8 fr. 40 à payer selon le tarif. La Compagnie fait ouvrir les sacoches et constate la présence d'obligations, de coupons de valeurs industrielles s'élevant à 939,000 francs, c'est-à-dire selon le tarif 15,000 francs à payer — légère différence. — La maison de banque paye d'abord le prix du transport, — c'est toujours par là qu'il faut commencer, — puis, devant le tribunal de commerce, elle demande la restitution des 1,500 francs, plus une indemnité de 1,000 francs pour retard dans la livraison, et enfin elle demande que le jugement assimile pour l'avenir le transport des valeurs de bourse à celui des autres objets de messagerie.

Le tribunal, qui n'a pas mission de régler, ne pouvait faire droit à cette partie des conclusions; mais pour le fait actuel, il a considéré que la disparition des titres industriels, et notamment des titres nominatifs, n'entraîne pas nécessairement une perte définitive, que leur valeur subissant la hausse ou la baisse, il était juste de baser le prix du transport sur le chiffre adopté par l'expéditeur dans sa déclaration, puisque c'est à ce chiffre qu'il entend limiter la responsabilité du transporteur. Le crédit lyonnais ne payera donc que 8 fr. 40, et les 1,500 fr. lui seront remboursés...

Ouf! c'est bien utile, je vous en ai prévenus d'abord, mais c'est peu intéressant, j'en conviens.

Je n'ai rien à vous dire, vous le pensez bien, du lugubre événement qui a jeté sur toute cette semaine son nuage sombre: Un bon et brave jeune homme, un journaliste de vingt-deux ans, tué d'un coup de revolver par le prince Pierre Bonaparte. La justice est saisie; la haute cour est convoquée; tout le monde a lu si avidement les détails du fait, la version du témoin unique, et l'explication de l'inculpé, que je n'ai plus un mot à y ajouter avant le compte rendu du procès.

Je passe rapidement sur l'affaire d'Allègre, l'accusé cynique, qui s'essayait, même devant la cour d'assises, à bégayer ses bouffonneries sanglantes. Il y a d'ailleurs, dans cette cause, un ramassis d'immondices tel qu'on ne saurait y toucher, à moins d'avoir un devoir professionnel à remplir.

Ce misérable a assassiné un jeune homme dans le bois de Vincennes; mais au soin qu'il a mis à laisser le plus d'obscurité possible sur son passé, on peut, jecrois, sans lui faire beaucoup de tort, supposer que ce n'est pas là son coup d'essai. Depuis qu'il a été arrêté par hasard, et pour un simple fait de tapage nocturne, ce n'est qu'à l'aide des plus laborieux efforts que l'on a pu reconnaître son identité sous cinq ou six noms d'emprunt qu'il a portés. Il s'est fait promener dans tous les quartiers de Paris pour indiquer des vols imaginaires. Il est

condamné aux travaux forcés à perpétuité.

L'histoire du docteur Constantin James, attaqué dans un wagon du chemin de fer de Lyon, a eu son pendant... ou plutôt je crains bien que l'imagination d'un journaliste n'ait fait tous les frais de cette paraphrase comique du tragique événement... Je le crains d'autant plus, qu'il me semble bien avoir lu quelque chose comme cela à l'époque où Jud était l'homme de la situation. Quoi qu'il en soit, voici l'histoire en peu de mots:

C'est la nuit; un médecin de Rouen, seul dans son compartiment, voit monter un monsieur dont les allures et les mouvements lui semblent suspects. Le souvenir de M. Constantin James le rend défiant; il se tient sur ses gardes, et les deux voyageurs ne se perdent pas du regard pendant une partie de la nuit. Enfin le médecin ouvre la portière et achève le voyage sur le marchepied extérieur. A une certaine station, il s'élançait à terre; son terrible compagnon de route en fait autant de son côté, et chacun d'eux disparaît rapidement.

Le lendemain, le docteur rentré chez lui, et remis de ses émotions, voit arriver un visiteur qui lui est adressé par un de ses parents avec les meilleures et les plus authentiques recommandations... Vous l'avez deviné, c'est l'assassin! On s'explique, on a peur l'un de l'autre, et l'on déjeune ensemble!...

Eh bien, je vous promets, après procès cependant, de vous raconter une anecdote de chemin de fer que je puis vous garantir exacte, et pour cause! cela ressemble assez à l'histoire du docteur de Rouen; mais c'est plus original, et, — comme toutes les anecdotes vraies, — elle manque de dénouement.

PETIT-JEAN.



COMÉDIE-FRANÇAISE: *Les Ouvriers*, drame en un acte et en vers, par M. Eugène Manuel. — CLUNY: *Le Médecin des ames*, comédie en quatre actes, par M. Gustave Haller; *l'Échance*, comédie en un acte, par M. Georges Petit — La plus petite des revues. — Levasor.

L'âge de la poésie serait-il enfin venu? Nous en rendrions grâce aux dieux, pour notre part. Après M. François Coppée, voici venir M. Eugène Manuel; après *la Grève des forgerons*, voici *les Ouvriers*. Le Théâtre-Français emboîte bellement le pas de l'Odéon; M. Maubant entre carrément dans le vieux pantalon de M. Beauvallet. Depuis *le Bonhomme Jadis*, d'Henry Mürger, nous n'avions pas revu de mansarde aussi franche dans le temple de la rue Richelieu; cette mansarde, dont les papiers semblent avoir été tendus par Paulin Deslandes, enferme un drame sombre, dont le père et le fils sont les deux héros. Le père, ivrogne et paresseux, après avoir jadis donné un coup de couteau à sa femme, a pris la fuite; le hasard, vingt ans ensuite, le met en présence de son fils pour la première fois. La situation est terrible sans être neuve; rien n'est neuf. Le fils le prend d'assez haut avec son père, en enfant du progrès qu'il est; le père, résigné et repentant, essaye de se justifier en ces termes:

J'admire, en vérité,

Aux bouches de vingt ans cette sévérité!
Ah! vous voilà bien fier, pour être un jeune sage!
Vous n'avez point passé par mon apprentissage!
Votre mère autrefois vous expliquait le bien;
La mienne me battait et ne m'apprenait rien!
Enfant, ai-je entendu quelque bonne parole?
Je n'ai jamais connu le chemin de l'école.
Je lis, c'est tout au plus, j'écris tout juste assez
Pour inscrire mes gains près de mes déboursés;
J'ai traîné dans la boue une enfance indocile,
Et le cabaret fut mon premier domicile.
A qui n'a pas lutté, la vertu coûte peu.
Jeune homme, il faut avoir été sans feu ni lieu,
Avoir eu des passants les réponses bourruës,
Avoir dormi la nuit sur le pavé des rues
Et s'être demandé, quand on n'a plus le sou,
Si l'on ne fera pas, le soir, un mauvais coup!
Voilà, pour parler haut, d'assez rudes épreuves,
Qui mettraient à l'essai vos vertus toutes neuves.

A y regarder d'un peu près, comme regardent les critiques, le père des *Ouvriers* c'est l'Ernest de M. Édouard Pailleron revenant avec la longue redingote moraliste de M. Madeleine, maire de M.-sur-M. Le public, qui ne discute pas avec son émotion, a fait un succès, souvent très-mérité, au premier ouvrage dramatique de M. Eugène Manuel. De nobles sentiments s'imposent toujours. Et le grand mal, lorsque les poètes se mettraient à rhabiller les vieux vaudevilles de leurs rimes brillantes et généreuses! — *Les Ouvriers* sont joués avec une verve presque extraordinaire par M. Coquelin, un comédien d'exception décidément, faisant rire, faisant sourire, faisant pleurer, enthousiasmant par l'excès du naturel. Il n'était pas facile à M. Maubant de faire oublier Agamemnon sous les traits du père Morin; il l'a fait cependant. M^{lle} Reichenberg est charmante, et M^{me} Nathalie aussi touchante qu'aurait pu l'être M^{me} Allan dans ses meilleurs jours.

La veille des *Ouvriers*, nous avons été convoqués à une représentation diurne au théâtre Cluny. On y jouait gratis *le Médecin des dames*, de M. Gustave Haller, à deux heures de l'après-midi, sous le gaz, les persiennes closes, — comme si le 16 janvier eût été un 15 août, et comme si M. Gustave Haller eût été un Molière. Pour compléter l'illusion, la cantate obligée avait été remplacée par un compliment à l'adresse du public artisan, compliment en blouse pâle et en rimes pauvres.

Trop de zèle, M. Laroche! — Quoi! vous avez la joie de posséder un mignon théâtre sur un des plus larges, des plus lumineux boulevards que feu M. Haussmann ait jamais plantés! Quoi! ce théâtre, ensorcelé à sa naissance, s'est vu tout à coup, comme sous les cercles magiques d'une fée, transformé en théâtre fortuné! Il a vu le public turbulent du quartier latin prendre peu à peu l'habitude de venir chaque soir se réjouir modérément à des pièces modérées! Quoi! on y a applaudi *les Sceptiques*; après *les Sceptiques*, *les Inutiles*; après *les Inutiles*, *le Juif polonais*; — et au bout de trois ans à peine, sans grands efforts, sans nulle crise, ce petit théâtre de rien du tout, adopté des lettrés, choyé par la critique, a pris sa place dans Paris et est devenu une sorte de troisième Théâtre-Français, un Odéon minuscule, ayant pour Luxembourg le jardinet du Musée de Cluny avec ses ronds de buis et ses vieilles pierres sculptées! Et voici que pour quelques légers insuccès, sous le souffle aujourd'hui peut-être nécessaire d'un petit vent d'opposition, M. Laroche avise aux moyens les plus extrêmes, et essaye de ramener le public par les expédients des plus fantaisistes directeurs de province et même de banlieue! Il dérange les chroniqueurs en leur unique jour de repos, à l'heure tranquille où l'on achève son déjeuner! Voilà des choses qui ne se font pas. — Trop de zèle, M. Laroche!

Le Médecin des dames n'en est pas moins une pièce payée d'intentions amusantes; son succès, ébauché le dimanche, s'est affermi le lundi. Rien d'ailleurs n'a été épargné pour cela; les mots et les costumes sont de la meilleure faiseuse.

l'Échance, de M. Georges Petit, un débutant aussi (cela fait trois débutants pour cette semaine seule!), accompagne *le Médecin des dames*. C'est l'histoire à la fois attendrissante et gaie d'un pauvre diable de jeune médecin (encore!) qui, à force de regarder vivre les autres, oublie de vivre pour son compte; qui, par distraction, marie la femme qu'il aime à son ami, et se console en contemplant leur bonheur de ne pouvoir être heureux lui-même.

Les revues durent encore et promettent de durer tout l'hiver. J'ai voulu voir la plus petite, après avoir vu la plus grande, — laissant de côté les moyennes. La plus petite revue n'est ni celle des Folies-Marigny, ni celle des Délassements-Comiques, ni celle du théâtre Saint-Pierre, ni celle de la salle Molière, ni celle de Ba-ta-clan, ni celle du cercle Pigalle. La plus petite revue est la revue du café Tivoli, une humble salle du boulevard extérieur, entre Batignolles et Montmartre. Pourquoi n'y conduirais-je pas mes lecteurs? Il faut qu'ils connaissent Paris sous tous ses aspects. — Par exemple, je suis forcé d'avouer que la plus petite revue ressemble à la plus grande, et que *Bout-ci, Bout-là*, du café Tivoli, est absolument calquée sur

Paris-*Revue* du Châtelet. Cela était fatal; il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais qu'une seule revue au monde. Maintenant, je vais rapidement vous donner une idée de celle-ci. M^{me} Bout-ci Bout-là, c'est l'année 1869, une grosse maman, montée sur de hauts talons Louis XV, comme toutes les années de revues, et s'en allant gaillardement de Paris à Suez, et de Suez à la fête des Loges. Je tromperais les lecteurs en parlant de la magnificence des décors; ils sont des plus succinets; la lumière électrique y est remplacée par l'ancien feu de Bengale rouge et vert, — vieux feu, vieux jeu! — Mais quels accessoires charmants et naïfs, faisant songer au théâtre bon garçon d'autrefois! Quels beaux kiosques de boulevard sans boulevard! Quels beaux chameaux sans pattes de devant ni de derrière! C'est de la féerie à la façon du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, où des personnages vivants figurent qui une muraille, qui un lion, qui un clair de lune.

Un tableau indispensable à toutes les revues, mais du moins dans celle-ci amené avec assez d'à-propos, c'est celui où le compère, pris à cause de son fez pour l'impresario du théâtre Khédival du Caire, abuse de cette méprise pour faire défiler devant lui toutes les pièces de l'année. Heureux gaillard que ce compère! Et comme il brandit son tambour de basque lorsque M^{lle} Froufrou et deux cocodettes de ses amies, la Comtesse et la Baronne, sous des maillots plus clairs que les flots clairs, exécutent autour de lui l'inévitable bacchanale de Carpeaux! — La salle partageait son délire; et Froufrou, grisée par ce triomphe, envoyait des baisers à la « loge infernale » occupée par les Seymour de la nouveauté, qui lui répondaient en la bombardant de bouquets à vingt-deux sous.

Signalons encore, parmi les personnages comiques de *Bout-ci, Bout-là*, une marchande à la toilette qui habille les petites dames et leur cède des meubles, non à tempérament, mais « à tant par amant, » dit-elle. Chaque fois que cette M^{me} la Ressource paraissait, un vent de revendication passait dans la salle; un tas de petites mains mal gantées se dressaient, applaudissant avec ironie. C'était une rage, des piétinements, une vengeance! Toute la caractéristique du quartier était là.

Les acteurs : — des comédiens de province, pas plus mauvais que d'autres, fiers de jouer à Paris, même sur le boulevard extérieur, — mêlés à des chanteurs de cafés-concerts, heureux de jouer dans une vraie pièce, et y mettant un grand zèle.

Les actrices : — des petites filles qui ont de la jeunesse à défaut de talent, dix-sept ans à défaut d'expérience, des dents à défaut de diction, des jambes et des bras à défaut de gestes; étoiles crottées, petites perles fausses à un sou le dé.....

Et puis Levassor est mort, — car ces bouffons meurent comme les autres. Levassor marque une période dans l'histoire et dans le répertoire du théâtre du Palais-Royal. C'était un grime excellent, qui malheureusement était devenu un grimacier. Il représentait à faire illusion, dans une seule pièce, un Anglais, un étudiant, une vieille dame, un villa-geois, qui plus? Brasseur vint, qui en fit autant et avec le même succès. Levassor s'éloigna du Palais-Royal, le cœur blessé, et parcourut la province, qui le consola quelquefois de Paris. Après Brasseur, il en viendra un autre, et toujours ainsi jusqu'à la fin des siècles.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN : Reprise de *Don Giovanni*, opéra en quatre actes, de Mozart; reprise de *Marta*, opéra en quatre actes, de M. de Flottow.

M. Bagier fait ce qu'il peut; ses chanteurs font ce qu'ils peuvent, je veux le croire. Eh bien, tant d'efforts combinés ne suffisent pas à donner une bonne représentation de *Don Juan*.

A qui en est la faute? Ce n'est toujours pas à Mozart, j'imagine... Seriez-vous les coupables, messieurs du public, qui vous faites de *Don Juan* une idée tellement haute, que vous ne permettiez pas à

de simples mortels d'en proférer une seule note sans sacrilège?

Ou bien encore serait-il vrai que les Italiens n'aient pas la clef d'un chef-d'œuvre éclos sous un ciel qui n'est pas le leur?

Cette dernière objection n'est pas neuve, mais elle nous a toujours fait rêver. Pour la tirer au clair, nous serions même curieux d'entendre une fois le fameux opéra de Mozart débité par une troupe italienne triée avec soin. Il se pourrait que des chanteurs ultramontains ne parlent pas sans accent la langue musicale du sublime « Tedesco; » mais je m'en fierais encore à eux pour me donner un quart d'heure de plaisir sur les quatre heures que dure l'opéra.

Un quart d'heure de plaisir, songez donc!

Or, l'Italie doit être disculpée des derniers ravages causés à la partition du divin maître. On en jugera par ce tableau de la distribution des rôles :

<i>Don Juan</i>	MM. BONNEHÉE.
<i>Ottavio</i>	NICOLINI.
<i>Le Commandeur</i>	ZIMELLI.
<i>Leporello</i>	CIAMPI.
<i>Mazetto</i>	VEGER.
<i>Anna</i>	M ^{mes} KRAUSS.
<i>Zerline</i>	SESSI.
<i>Elvire</i>	SABATI.

Tout bien compté, et en ne s'arrêtant point à l'aspect trompeur des pseudonymes, *Don Juan* vient d'être chanté au Théâtre-Italien par deux Italiens seulement, à savoir MM. Ciampi et Verger.

Or, je le répète, il serait intéressant d'entendre *Don Juan* exécuté par une troupe italienne et bien homogène. Vous pourriez tirer d'une pareille épreuve plus d'un enseignement; l'occasion serait belle, par exemple, de se demander comment et jusqu'à quel degré le génie artistique d'un peuple est susceptible de se transfuser chez un autre peuple. (Question à la couleur de celles qu'on se pose dans les bureaux de la *Revue des Deux-Mondes*.)

Mais c'est trop exiger, paraît-il, et tous les ans une représentation du chef-d'œuvre de Mozart est donnée au Théâtre-Italien dans des conditions défectueuses. Feu Sendo ne prenait point son parti de cet événement périodique, et, si vous vous en souvenez, la « grande colère » de ce Père Duchêne de la musique faisait explosion chaque année entre le jour de l'an et le carnaval. Sa fin s'en trouva certainement hâtée, car il avait fait de la partition de *Don Juan* une sorte de domaine particulier, pour lequel il avait une jalousie de propriétaire.

Ce qui est vrai, c'est que *Don Juan* ne se « monte » pas comme *Marta* ou la *Traviata*, avec des interprètes venus de tous les coins de l'Europe, et apportant au fonds commun de l'exécution chacun son style et jusqu'à ses tics de chanteur.

La musique de Mozart, symphonique en beaucoup d'endroits, exige aussi des études plus mûries que celles auxquelles on peut se livrer au Théâtre-Italien, où les répétitions sont brèves à cause du changement fréquent de spectacle. Avant d'obtenir une exécution fondue, avant de mettre en saillie les beautés de la partition, il faut pâlir sur le texte durant de longues semaines.

Ce qu'il faut encore compter au passif du Théâtre-Italien, c'est l'habitude que nous avons prise à l'Opéra de voir *Don Juan* entouré de toutes les magnificences de la mise en scène. Or, ce luxe des décors et des costumes (qui mettait Castil-Blaze si fort en colère) est nécessaire à l'illusion qu'on va chercher au théâtre, et il rehausse même le charme de la musique en lui prêtant une signification visible.

Comment voulez-vous, par exemple, que le fantôme du Commandeur vous donne une minute de frisson, s'il entre bourgeoisement, par la première porte venue, dans un salon qu'on a vu servir à cent autres usages? Ce pauvre Commandeur, si bien mort qu'on le suppose, n'apitoie personne; il a l'air d'un homme déguisé qui, en temps de carnaval, viendrait jouer quelque mauvais tour à un de ses amis.

Malgré le défaut d'ensemble qui a signalé la dernière reprise de *Don Juan* au Théâtre-Italien, on ne peut omettre de louer l'exécution en plusieurs de ses détails. Et avant tout, applaudissons à une in-

novation heureuse : l'accompagnement de la sérénade a été fait par une véritable mandoline, dont les sons perlés donnent un effet meilleur et plus juste que le pizzicato des violons. Nous disons innovation, mais restitution serait peut-être plus juste, car il est possible qu'on ait déjà songé à se servir d'une mandoline à ce passage où elle semble obligée, où tout en indique et en impose l'usage.

Félicitons aussi M^{lle} Krauss pour la passion qu'elle a déployée dans le rôle d'Anna, plus particulièrement pour le style avec lequel elle a chanté l'air en *fa* qui exige tant de sensibilité et un art si consommé chez l'interprète.

Le rôle d'Elvire, qu'on a le tort quelquefois de considérer comme secondaire, est un peu difficile pour les moyens de M^{lle} Sabati. Mais la jeune cantatrice l'a chanté d'une si bonne voix et avec tant de chaleur, qu'il faut lui tenir compte de ses efforts en attendant que son talent se soit formé définitivement.

— M^{lle} de Murska a opéré samedi sa rentrée au Théâtre-Italien en chantant *Marta*. Elle n'y a point été merveilleuse; sa voix semblait fatiguée et moins prompte à toutes ces fioritures scabreuses qui avaient été l'étonnement de la dernière saison des Italiens. Nous aurons à revenir sur M^{lle} de Murska, qui va probablement nous rester jusqu'au retour de M^{me} Patti.

ALBERT DE LASALLE.

L'UNION DES ACTIONNAIRES

SOMMAIRE. — **Opérations de l'Union.** — Le Crédit à l'immeuble. — La Compagnie d'Orléans à Rouen. — Les Finances et Obligations de la Ville de Paris. — La Compagnie Transatlantique. — Le Canal de Suez. — Les Arbitrages : Les obligations des cotons algériens et nombre de valeurs préférables : Crédit Agricole; Crédit Industriel et Commercial; Obligations Egyptiennes; Bons Ottomans; Obligations Saragosse-Madrid; Sociétés Générales; Obligations Sardes. — Correspondance de Turquie. — Crédit mobilier (suite et fin). — Bilan des Banques et Institutions de Crédit françaises et étrangères. — Recettes des Chemins de fer. — Les Tirages financiers. — La Presse financière. — Marché et cote des valeurs en Banque. — Bulletin de Bourse. — Chronique industrielle et financière. — Cote des valeurs au comptant.

Le seul journal paraissant deux fois par semaine.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS,

Un an : 5 francs.

Paris : Place Vendôme, 40.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Corsaire attaquant corsaire, ne fait pas, dit-on, ses affaires.

M. LÉNORMANT

Les obsèques de M. Lenormant, conseiller à la cour de cassation, ancien secrétaire général du ministère de la justice, ont eu lieu le 17 à dix heures, à l'église Sainte-Clotilde, au milieu d'une affluence considérable, composée de membres des grands corps de l'État, de hauts fonctionnaires, de magistrats de la cour de cassation, de la cour impériale et des tribunaux de première instance, de membres du barreau, de la cour de cassation et de la cour impériale, d'un grand nombre d'officiers ministériels, auxquels s'étaient joints des magistrats accourus de points très-éloignés pour rendre les derniers devoirs à l'homme de bien, à l'éminent administrateur qui, dans le cours de toute sa carrière, alliait la bienveillance à la fermeté.

Le deuil était conduit par M. Loiseau, premier président de la cour impériale de Besançon, beau-frère de M. Lenormant.



M. PAUL LENORMANT

conseiller à la cour de cassation, ancien secrétaire général du ministère de la justice, décédé le 15 janvier.

Les coins du drap mortuaire étaient portés par MM. Baroche, Zangiacomi, Greffier et Lascoux.

Après la cérémonie religieuse, on s'est dirigé vers le Père-Lachaise, où M. Greffier a prononcé sur la tombe de son ami, qui l'avait précédé au secrétariat général du ministère, quelques paroles où il a retracé les qualités du défunt.

La collection originale publiée par notre collaborateur Lorédan Larchey compte un volume elzévirien de plus : *Les Mémoires de Pierre Louette, jardinier de Talma*, — un vrai journal écrit par un vrai jardinier, document très-rustique, mais par cela même très-naïf et très-touchant. — Quatre cents exemplaires seulement sont mis en vente à un franc.



Loin du pays. — Tableau de M. Lepippre.

REPRÉSENTATION

DONNÉE AUX TUILERIES PAR M. FAURE-NICOLAY.

Il y a, sur le boulevard des Italiens, passage de l'Opéra, un petit théâtre qui mérite d'être connu. On n'y joue ni la comédie, ni le drame, ni les féeries, et cependant la salle a souvent beaucoup de peine à contenir les spectateurs.

C'est le théâtre Faure-Nicolaï : un nom bien connu, comme on voit, puisque celui qui le porte a su se faire depuis longtemps une réputation européenne. M. Faure-Nicolaï a parcouru les principales capitales du continent. Il est allé successivement à Saint-Petersbourg, à Constantinople, à

Vienne, à Berlin, à Stockholm. Dans toutes ces villes, comme prestidigitateur, comme magicien, comme joueur de billard, il a obtenu des succès dont il a droit d'être fier.

A Paris, où M. Faure s'est fixé depuis quatre mois environ, le succès lui est resté fidèle, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en allant, passage de l'Opéra, assister à la première revue de ses représentations ; c'est là qu'il exécute tous les soirs, devant le public émerveillé, les meilleurs tours de son art, c'est là qu'il étonne les spectateurs par sa force incomparable à tous les exercices de billard.

Tout récemment, M. Faure a eu un nouveau et brillant succès à enregistrer. L'Empereur, qui l'avait déjà admiré au camp de Châlons, a voulu le

revoir, et l'a fait appeler une troisième fois aux Tuileries. L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial assistaient à cette séance, ainsi que les jeunes amis de l'héritier du trône, et quantité de personnages. Durant le cours des expériences, M. Faure, ayant eu besoin du concours d'un spectateur, le Prince Impérial s'est offert et s'est prêté à tout ce qu'on lui a demandé avec une grâce parfaite.

Après la soirée, qui a été fort intéressante, et pendant laquelle l'Empereur et l'Impératrice ont daigné donner plusieurs fois l'exemple des applaudissements, Leurs Majestés ont tenu à remercier elles-mêmes l'adroit prestidigitateur, et lui témoigner le plaisir que son habileté leur a causé. Quant au jeune Prince, son enchantement était visible.